

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8<sup>ME</sup> ANNEE, No 387—SAMEDI, 3 OCTOBRE 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



## NATURE

(RIMES D'ÉTÉ)

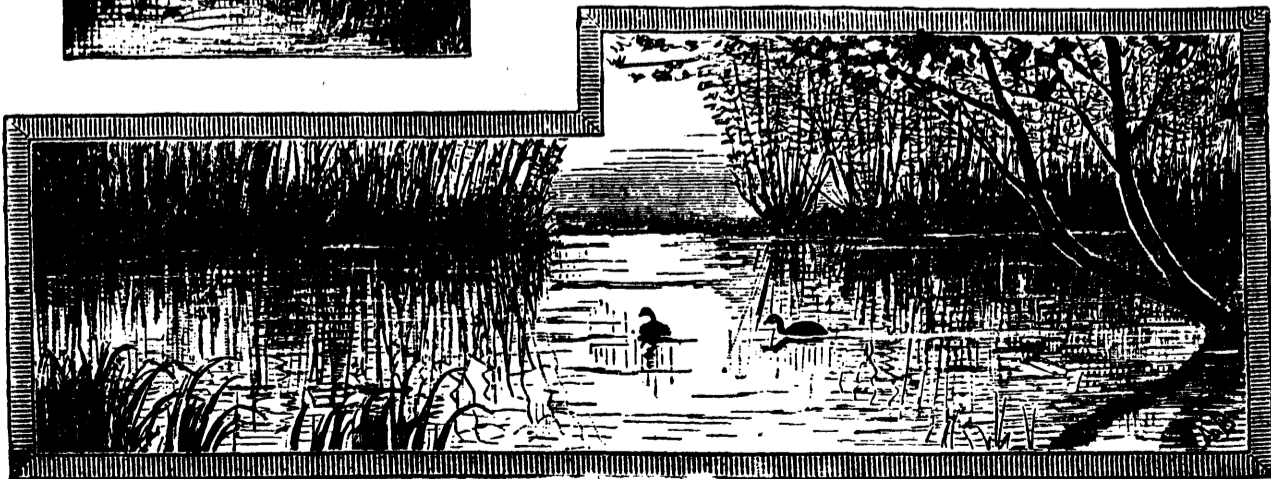
Telle une mer blonde,  
Les blés, dans les champs,  
Bercés, comme l'onde  
Au souffle des vents ;

Le soleil qui brille  
Dans un ciel d'azur,  
Et sous la faucille  
Tombant, l'épi mûr ;

L'étang où se mirent  
Les grands bois ombreux ;  
La berge où soupirent  
Les oiseaux heureux ;

Quel charme de vie !  
Seigneur, Dieu si doux,  
A l'âme ravie  
Tout parle de vous !

*Fridt Olsson*



MESSIDOR

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 3 OCTOBRE 1891

## SOMMAIRE

GRAVURES.—Messidor.—Portrait de M. Jules Grévy, ex-président de la République française.—Inde septentrionale : Fakir hindou priant pour avoir de la pluie.—Winnipeg : La gare du chemin de fer du Pacifique Canadien.—Allemagne : L'exposition de la sainte tunique dans la cathédrale de Trèves : Le défilé des pèlerins devant l'autel.

TEXTE.—Hommage au vieux Québec, par le Dr Chevier.—Chronique, par Paul Calmet.—Nos Gravures, par J. S.-E. et J. G. B.—Poésie : Nature (avec encadrement), par Frid Olin.—Nos primes.—Poésie : L'amie, par Miss E. Ehrstone.—L'ours de Barnabé : Drame en trois actes, par Eugène Dick.—Faits scientifiques.—M. Jules Grévy.—Etudes historiques : Mathurin Langevin-Lacroix, par G. A. Dumont.—Contes de mon village : Récits d'Alsace, par J. B. Chatrion.—La persécution en Chine.—Les idées de ma vieille tante.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite).—Jeux d'esprit. Problèmes d'échecs et de Dames.

## PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## HOMMAGE AU VIEUX QUEBEC

(Ecrit pour quelques amis)

La terre, n'est-ce pas, a pour vêtements les hommes et les choses qu'elle porte, et nous-mêmes qui, dans les courtes années de notre existence, changeons si fréquemment d'opinions, de principes et d'amours, nous ne pouvons contester à celle qui nous nourrit le droit d'avoir elle aussi ses goûts d'inconstance et de variété. Les peuples divers qui couvrent le globe sous l'action du temps, sous la fièvre du progrès, au contact des nations voisines, sous l'influence de mille et une raisons trop longues à énumérer, telles que émigrations, guerres, révolutions, perdent de leurs traits distinctifs ; leurs qualités typiques diminuent en nombre et en relief, les vertus qui les caractérisent s'émeussent peu à peu. Tantôt c'est une apathie profonde, tantôt c'est une suractivité physique et intellectuelle qui les mène à ce terme de tous les abus : la dégénérescence ! Ce sont des plantes succombant sous un surplus d'ombre et de rosée ou sous un soleil trop ardent. La génération actuelle ne se ressent pas trop des funestes effets de cette inertie ou de cette tension continuelle de l'une des parties constituantes de la machine humaine, c'est à dire le bras ou l'intelligence.

Mais après avoir plané sur des sommets, après avoir enfanté des génies, ou après avoir vécu dans un bien-être épicurien et dans une apparence de santé qui trompe, une nation en arrive à une génération malade, anémiée, hystérique ou idiote. Les arrière-petits-enfants dégèrent. Les aïeux pleurent au fond de leurs tombeaux la mort des

vieilles croyances, les moqueries des anciennes coutumes et l'oubli des saintes traditions. C'est un bagage nuisible que leurs descendants ont déposé le long du chemin afin de suivre plus facilement le progrès et la civilisation dans son ascension rapide et dangereuse. Ainsi, de siècle en siècle, les peuples s'en vont s'abatardissant et laissant aux pierres des sentiers des lambeaux de leur jeunesse, de leur virilité et de leurs vertus. La Perse antique et la Judée, la Grèce et Rome, l'Espagne et l'Afrique ont été frappées de ce mal qui ne pardonne pas—la décrépitude.

Pourtant, il y a certains coins de terre privilégiés où la semence jadis confiée aux sillons ne s'altère pas et, après des siècles de reproduction, garde encore toute sa vigueur et toutes les nuances qui la distinguent. Il est des pays occupés par des races dont on peut facilement retracer l'histoire et la filiation, sans jamais remarquer aucune mésalliance, aucune fusion qui puissent en changer le type primitif, le caractère original !

Le vieux Québec est un de ces endroits rares et prédestinés. Mêmes mœurs, même langage, mêmes qualités, mêmes vertus, qu'on y remarquait le jour où les premiers colons sont débarqués à l'emplacement de l'antique Stadaconé. Depuis l'année où Champlain donnait le signal du défrichement et assurait la continuation de son œuvre jusqu'aujourd'hui, rien n'a guère changé. Tout c'est maintenu envers et contre tous, souvenirs et traditions, us et coutumes.

Comme autrefois, les Québécois sont généreux, hospitaliers, patriotes et chrétiens. Le même esprit pétillant dans leurs conversations émaillées d'expressions vieillottes, charmantes et pleines de réminiscences du passé. Ils ne se sentent jamais vieux. Leur esprit est un nœud gordien qu'on ne tranche pas, et leur cœur, quoique débordant de dévouement et de tendresse, est une chose qu'on ne brise pas facilement. Ils sont joviaux et bruyants dans leurs veillées. Sous des cheveux gris, sous une écorce qui semble anémiée, circule une sève encore en ébullition, un sang toujours chaud, toujours vermeil.

Sympathiques au plus haut degré, la douleur les touche et les émeut, et devant le malheur les cordons de toutes leurs bourses se dénouent. Amateurs de musique, de peinture, de chefs-d'œuvre littéraires et du grand et du beau en général, ayant reçu du ciel un peu du feu sacré qui fait les orateurs ou les poètes, ils vivent surtout par l'intelligence et par le cœur !

Toujours en verve, toujours prêts à brûler une pipe comme à lamper un verre de jamaïque, j'aime les Québécois ! D'ailleurs, Québec fut comme le noyau qui a fourni les éléments de fécondité et de prospérité à tout le Canada français. Comme d'une urne trop pleine, ses enfants sont débordés de ses murs et ont couvert le pays. Montréal en est rempli ; Trois-Rivières, Ottawa, etc, en ont un fort contingent. Mais partout on les démêle dans la foule. Ils ont gardé le cachet qui les distingue. Physionomie tout-à fait française, exquise urbanité, politesse de manière et de procédés, entraînement intarissable et joyusetés continuelles, voilà le gentilhomme et le Québécois !

Que Montréal s'empare de tout, que le commerce s'y réfugie, que l'industrie y soit monopolisée. Que Montréal devienne un autre New-York, aux édifices somptueux et vastes, Québec qui ne lui envie rien n'en restera pas moins la ville pittoresque, la ville française, la ville où l'on respire, où Wolfe et Montcalm sont tombés, où la dernière victoire a été remportée. Québec n'en restera pas moins la ville hospitalière, historique, où se résume presque toute notre légende, où l'on trouve à chaque porte un frère, un ami !

O vieux Québec, palais enchanté et peuplé de tant de fantômes, toi dont la sentinelle et le drapeau ont veillé longtemps sur toutes nos destinées, qui peut fouler la poussière de tes rues sans que son cœur se dilate, qui peut voir ta citadelle ou flotte un autre symbole, sans qu'il pleure, qui peut prononcer ton nom sans qu'il mette chapeau bas, parce que ton nom c'est un long poème, c'est une prière !

Je n'ai fait que passer dans tes murs, mais ce fut assez quand même pour éveiller en moi une légion de nobles sentiments et de chimériques es-

pérances. J'eus le temps d'aller baiser le socle de vos monuments, plaines d'Abraham et de Sainte-Foye où palpète encore l'âme de tant de braves !

Avant 1760, il est vrai que l'on se battait sur toute la ligne, mais Québec a vu les premières et dernières cartouches, les premiers et derniers obus, la première et dernière victoire. On doit de plus vénérer les vieillards. Respect et amour donc à la vieille cité de Laval et de Frontenac. Et vous, messieurs les Québécois, soyez partout les bienvenus !

*Dr R. Chevier*

Paris, 1891.



Il courait le monde ; de son âme s'échappaient de temps à autre des cris d'admiration à l'aspect divin des beautés inconnues de la Nature ; son cœur débordait de joie, et voilà que la mort le frappa au milieu d'une contrée inhospitalière et sauvage. L'explorateur *Camille Douls* était mort et ses restes étaient loin de sa patrie, de sa France bien-aimée, à qui il avait fait le sacrifice de son bonheur et de sa vie.

Assassiné en 1889, près Acabli, dans le Sahara, il reposait là au milieu de ses ennemis, quand la Société de géographie de Paris songea enfin à le retirer de ce lieu. Le 23 juillet dernier, le Chaambi Abdel Hadi rapportait du Aoulef les ossements de notre malheureux compatriote. Dans quelques jours ces restes vénérés seront transportés à Rodez, patrie de Camille Douls.

O science, que de martyrs tu as faits ! que de peines tu as coûté aux hommes ! Combien tu nous fais payer cher les secrets que tu t'obstines à nous cacher ! Néanmoins, tu ne décourages pas les esprits d'élite qui te recherchent. Plus ton martyrologe est rempli, plus tu trouves de cœurs prêts à courir à toi.

\* \*

C'est les larmes aux yeux, le cœur navré de douleur que nous constatons l'augmentation de la criminalité, en France et dans le monde entier. Le 23 juillet, à Marseille, une femme, inconnue encore, était trouvée assassinée dans un hôtel garni, qu'elle habitait en compagnie d'un italien : M. Paul Cesarini, qui a disparu. La malheureuse avait été étranglée et frappée à la tempe d'un violent coup de tranchet. Le parquet s'est transporté sur les lieux, on commence une enquête.

A Conques, une jeune fille de 12 ans, fut trouvée morte dans sa maison paternelle. Le père revenant de ses travaux champêtres fut trouvé avec la jeune enfant sur les genoux. La douleur était si vive qu'il ne pouvait verser des larmes. Les soupçons se portèrent sur un mendiant qui, quelques jours avant, avait menacé le père de sa vengeance. Puis, les soupçons retombèrent sur le père lui-même. Enfin, on vient de découvrir le vrai coupable qui est un garçon de 12 ans. Il a lui-même avoué son crime, racontant qu'il avait donné à la pauvre enfant plusieurs coups de couteaux, et qu'il l'avait achevée d'un coup de fusil.

Ne sentez-vous pas votre cœur se révolter ? Un enfant de 12 ans ayant la barbarie et la cruauté de s'acharner sur une créature à coups de couteaux ! Il était rare de voir autrefois des assassins aussi précoces.

On parle aussi de vols audacieux s'élevant jusqu'à 2 à 300,000 francs !

\* \*

Et puis cet accident de chemin de fer de Saint-Mandé, qui, pendant quelques jours, a été le sujet principal traité par les différents journaux. Ca

tastrophe où plusieurs voyageurs ont trouvé la mort, et d'autres de cruelles blessures.

Pendant quelques jours, cette nouvelle fut la principale de la contrée ; on dévorait les journaux pour apprendre de nouveaux et tristes détails ; puis tout est entré dans l'oubli. Peu de gens pensent, à l'heure actuelle, à ce désastre qui a fait couler bien des larmes. Que reste-t-il de tout cela ? L'oubli et l'indifférence du public. Voilà ce qu'il sera de nous après la mort ; nos amis penseront à leurs affaires, nos parents se rappelleront de nous comme d'un songe lorsque nous serons rentrés dans le néant ; nos bonnes œuvres et nos bienfaits seuls vivront, et nous mériterons le bonheur des justes.

\* \*

Laissons là ces tristes et sanglantes images et parlons de nouvelles plus gaies. La gaieté est une des qualités essentielles du cœur français. Voici une aventure survenue à un boucher de S... sur-A....

Le boucher L... P... était en désaccord avec son maquignon, celui-ci disant avoir fourni au boucher un veau non payé ; le boucher assurant, au contraire, avoir donné le prix du veau en belles pièces de cinq francs bien sonnantes. De là, résulte une discussion un peu vive, et depuis L... P... achète sa marchandise chez un autre maquignon.

Il y a huit jours, le boucher voit, à Narbonne, une femme de son village : la nommée Pauline F..., qui va le trouver et lui dit :

— Mon ami, tu as perdu ton procès avec le maquignon. Tu as été condamné à payer le veau et même à une grosse amende.

— Comment donc, s'écrie le boucher, on me juge sans m'appeler ? Je n'ai pas reçu de lettre d'invitation pour me rendre au tribunal, et tu viens me dire, que j'ai été condamné ?

— Oui, je te le dis et le soutiens. C'est précisément parce que tu ne t'es pas présenté qu'on t'a condamné. C'est monsieur le Procureur de la République qui me l'a dit.

— Tu as vu monsieur le Procureur ?

— Certainement, je le vois même très souvent. C'est lui même qui m'a parlé de ton procès et qui m'a dit que tu étais condamné. J'ai parlé alors en ta faveur, le priant de faire tout ce qu'il pourrait pour te tirer d'embarras. Il m'a promis de le faire, si tu veux payer les employés dont il aura besoin. Je viens te trouver afin de voir si tu acceptes ses propositions. Il lui faut quatre employés, à cinq francs chacun, cela fait vingt francs. Si tu me donnes les vingt francs, je les lui remettrais, et on ne parlera jamais plus de ton procès. Je te ferai même connaître à monsieur le Procureur, ce soir au jardin du Musée.

Notre bonhomme donna les vingt francs et se rendit au jardin du Musée. Il y était depuis un moment, lorsqu'il vit arriver Pauline F... au bras d'un monsieur très bien mis, portant de grands favoris blonds et ayant tout l'air d'un magistrat.

Pauline quitte le bras du monsieur et vient trouver le boucher.

— Ton affaire est réglée, lui dit-elle, il a fallu beaucoup de travail, mais maintenant tout est fini et tu peux être tranquille. Viens avec moi, je vais te présenter à monsieur le Procureur.

Le monsieur aux favoris remercia le boucher et l'assura de sa haute et bienveillante protection. On causa quelque temps, puis chacun courut à ses affaires.

Le boucher était très fier de connaître monsieur le Procureur de la République et d'avoir un ami aussi puissant.

Jusque là, tout marchait à merveille. Mais voici le moment où l'aventure devint très plaisante.

Hier, le même boucher entre dans un café de Coursan. Il demande un verre de bière. On le sert aussitôt.

Mais, ô surprise ! ô merveille ! dans le garçon de café qui le sert, il vient de reconnaître... qui ? celui qu'on lui avait montré comme étant monsieur le Procureur de la République !

Le boucher courut à la gendarmerie et au commissariat de police déposer une plainte. Le Pro-

cureur de contrebande fut saisi et amené au violon, avec sa complice, où ils peuvent, en attendant la sentence de la correctionnelle, réfléchir sur les inconvénients de s'attribuer des titres qu'on n'a pas.

PAUL CALMET.

Armissan (France)



FAKIR INDOU EN PRIÈRE

Pour une façon originale de demander la fin des temps de sécheresse, c'en est une qui règne à Kumason, dans le nord de l'Inde. Notre illustration en donne une juste idée.

Comme dans toute l'Inde où ils jouent un rôle important, les fakirs sont, là, les boucs émissaires voués à rendre propice la divinité. C'est, du reste, de leur métier.

La sécheresse contre laquelle luttent leurs singulières oraisons est une véritable calamité en ces pays. Dans la dernière saison, par exemple, quelques légères ondées n'ont pas suffi à fertiliser la terre ; et comme la population entière vit du sol, ça été la famine et la détresse.

En cette triste occurrence, un fakir s'est dévoué à l'expiation. Suspendu par les pieds à une poutre, comme l'on voit, il était balancé d'avant et d'arrière, au moyen de cordes, par un de ses compagnons. Cela a duré un assez long temps ; mais l'histoire ne dit pas si la divinité s'est laissé attendrir. — J. S.-E.

LA GARE DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE A WINNIPEG

C'est une vaste bâtisse, aux couleurs blanchâtres, aux puissantes assises, à l'aspect sévère dont le front s'élève avec majesté dans les brumes qui d'ordinaire flottent dans ces pays aux immenses prairies. Elle est assez spacieuse pour donner au public toute l'aisance et le confort désirables et permettre à la compagnie de régler ses opérations avec tous les départements nécessaires.

Sis dans un quartier où les édifices se distinguent par leur proportion, leur élégance, leurs formes sveltes, il est de tous le plus considérable et le plus beau. De chaque côté courent de larges plates-formes où le public voyageur peut facilement se mouvoir. En face, s'élèvent les immenses ateliers de la compagnie.

Bref, cette gare fait honneur à la jeune Reine de l'Ouest. Elle est comme le foyer d'où partent ces chargements considérables de céréales et où arrivent ces milliers de colons qui vont demander au ciel du Far Ouest le bonheur et la fortune.

J. G. B.

L'EXPOSITION DE LA SAINTE TUNIQUE A TRÈVES

Le chapitre de la cathédrale de Trèves expose cette année à la piété des fidèles la tunique sans couture du Christ, qu'on dit avoir été tissée par la sainte Vierge, avoir grandi en même temps que l'enfant divin et, au jour de la passion, avoir été tirée au sort par les bourreaux. La précieuse relique aurait été retrouvée en Palestine, en même temps que le bois et les clous de la Croix, par l'impératrice Hélène, mère de l'empereur Constantin qui était originaire de Trèves. C'est en souvenir de sa conversion et de son baptême qu'elle donna à la ville rhénane la tunique de Notre-Seigneur.

La plus récente exposition de la sainte tunique est celle de 1844. Plus d'un million de pèlerins vint se prosterner devant l'autel de l'antique dôme. On croit que cette année l'affluence sera plus considérable encore. Dès les premiers jours, réservés aux paroisses de la ville et des environs,

il s'était réuni à Trèves une population flottante de plus de 150,000 âmes, qui avait envahi tous les locaux disponibles, même les nombreux couvents, et campait en partie à la belle étoile, sur les parvis des églises, sur les places publiques et jusque sur les berges de la Moselle. Le premier flot s'est retiré, mais on compte encore, par jour, l'arrivée d'environ 40,000 visiteurs, surtout d'Allemagne, de Hollande et de Belgique. D'autres parties de la chrétienté des pèlerinages sont annoncées, le mouvement catholique des États-Unis se manifestera par un convoi de plusieurs milliers de personnes. Cinq paquebots sont déjà arrêtés pour le seul transport des pèlerins.

La cathédrale de Trèves a été rebâtie à trois reprises, au sixième, au onzième et au treizième siècle, chaque période y ajoutant de son style. Un cloître ogival relie le dôme à l'église des Saintes-Femmes, édifice gothique du treizième siècle.

L'intérieur, primitif, d'amples et sévères lignes, saisit par sa simplicité et par les souvenirs qu'il évoque : conversions, baptêmes, professions de foi, toute la crise morale, passage du monde ancien au monde nouveau.

La nef est soutenue par quatre piliers énormes qui recouvrent les colonnes de granit du temps romain, et sur les vastes arcades qui les réunissent s'élèvent des faisceaux de colonnettes romanes. Par un contraste fréquent dans les églises d'Allemagne, au milieu de ces lignes et de ces voûtes simples et sans ornement, s'élèvent des autels du seizième siècle, en marbre blanc et noir. Derrière le maître-autel on accède par un escalier soutenu par des colonnettes corinthiennes. C'est également entre des colonnes corinthiennes et deux statues emblématiques rappelant les figures de la Renaissance, qu'est exposée la Sainte-Tunique.

Elle est renfermée dans une chaise en forme d'armoire vitrée qui la laisse apercevoir en entier, retombant à plis droits, ses deux courtes manches passées à travers un bâton horizontal qui la soutient à la manière d'un porte-manteau. Sa longueur par devant est de 1 m. 48, par derrière de 1 m. 57 ; sa largeur au col est de 70 centimètres, à la lisière du bas de 1 m. 09. Les manches ont 16 centimètres de long ; elles devaient laisser l'avant-bras nu.

À droite et à gauche du meuble qui protège la relique sont pratiquées des ouvertures par lesquelles les pèlerins peuvent toucher la sainte tunique ou lui faire toucher des chapelets, des médailles, des scapulaires. Deux prêtres reçoivent ces objets et les rendent aux fidèles qui se sont prosternés quelques secondes et passent.

Les scènes les plus touchantes ont lieu dans ces courts instants. On voit des malades gravir les marches du long escalier, soutenus par deux ou trois parents ou amis, où se traînant à l'aide de béquilles. Des mères apportent des enfants malades, et rien ne saurait rendre l'expression de foi et d'espoir de ces pauvres figures.

## NOS PRIMES

## CENTIÈME TIRAGE

Le centième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de septembre), aura lieu samedi, le 3 OCTOBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION-ST-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Ste-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre

La complaisance est une monnaie avec laquelle les moins riches peuvent toujours payer leur écot. — MME DU DEFFAND.

Le bonheur est une boule après laquelle nous courons quand elle roule, et que nous poussons du pied quand elle s'arrête. — CHERBULIEZ.

Il y a deux choses auxquelles il faut se faire : les injures du temps et les injustices des hommes. — CHAMFORT.



## L'AMIE

Immuablement belle, immuablement douce,  
En sa sérénité que nul bruit ne corrompt,  
Elle tient à demi penché son jeune front,  
—Un front de sphinx où l'œil du profane s'émousse.

Par la fausse pudeur, son regard n'est pas clos :  
Il s'en va lentement vers l'horizon du rêve ;  
Et sa lèvre, où s'ébauche un sourire sans trêve,  
N'a jamais frémi sous l'angoisse ou les sanglots.

La flore printanière autrefois s'est ouverte  
En ses cheveux ondes dont le flot blondissant  
S'attache sur la nuque et tombe en caressant  
La tunique ou la gorge à moitié découverte.

L'artiste, épris soudain, retrouve en son profil  
Le galbe délicat de la Vénus antique,  
Unissant aux traits purs du ciseau de l'Attique,  
Le teint brun d'une vierge éclosé aux bords du Nil.

Sa bouche ne m'a point prodigué de tendresse  
Ni d'éternels serments ; mais, tant que je vivrai,  
Je pourrai contempler ce visage adoré  
Qui gardera toujours sa grâce enchanteresse,

Ces charmes radieux qu'en mon beau temps j'aimais,  
Ces yeux dont s'émouvrait l'austérité du bonze ;  
Car ses fermes contours sont coulés dans le bronze  
Qui demeure impeccable et fidèle à jamais.

*Amie & Etoile*

Paris, 1891.

## L'OURS DE BARNABÉ

DRAME EN TROIS ACTES

Maître *Martin* est un animal intéressant, qui fait souvent parler de lui.

Il est vrai d'ajouter que ce n'est pas toujours en bien.

Mais les chasseurs sont si enclins à... exagérer (soyons polis), qu'il ne faut pas toujours prendre au pied de la lettre ce qu'ils débitent sur le compte du roi de nos forêts canadiennes.

D'ailleurs, le *coupable* n'étant pas là pour les démentir, ils ont beau jeu et s'en donnent à... langue que veux-tu, sans la moindre vergogne.

Voici pourtant une histoire d'ours véridique, — d'autant plus que, cette fois, ce ne sont pas les chasseurs qui ont joué le beau rôle. Je veux la raconter aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.

Elle servira de vengeance à un digne animal qui mérite tous les respects de ceux... à qui il n'a pas mangé de moutons.

## I

Vers la fin du mois de mars dernier, un gros ours, au pelage d'un brun fauve, s'éveilla un beau matin de son long sommeil hivernal.

Cette espèce de résurrection avait lieu en arrière du Château-Richer, — jolie paroisse des environs de Québec, — dans une érablière poussée sur le versant méridional des Laurentides.

Le soleil, — un vrai soleil de printemps, — dardait ses chauds rayons dans le trou, ménagé sous une souche creuse, que notre ours avait choisi pour goûter en paix les délices du *farniente*, pendant la saison des grands froids.

Donc le soleil, après avoir réchauffé sans ménagement la face de l'animal engourdi, avait fini par le réveiller.

\* \*

La première chose que fit maître *Martin* fut d'ouvrir les yeux, naturellement ; la seconde, de jeter un regard à l'extérieur de son alcôve, afin de constater si réellement c'était bien le soleil du printemps qui venait de lui dégelé le museau...

Pas d'erreur possible !

La neige étincelait comme si elle eût été composée de cristaux hyalins. Les bourgeons éclataient çà et là sur l'écorce des sapins exposés au midi. On entendait bruire l'eau des ruisseaux sous les glaciers des ravins.

— C'est bien lui, pensa l'ours : il n'y a pas à dire, c'est le printemps !

Et, se glissant tant bien que mal hors de son trou, il se mit sur ses quatre pattes, se détira, se secoua ; bref, il ressuscita.

\* \*

Cela fait, maître *Martin*, tout guilleret et grognant de plaisir, fit quelques pas vers la crête du contrefort.

Mais... la circulation du sang, — presque arrêtée dans les artères et les veines de l'animal pendant sa léthargie hivernale, — reprit alors tout à coup ses droits.

Vous connaissez cette sensation de fourmillement qui casse bras et jambes...

Un million cinq cents mille aiguilles dardèrent leurs quinze cents mille pointes dans les pattes de la pauvre bête... féroce, qui, dansant, titubant, finit par piquer une tête dans le vide et culbuter en bas de la côte.

\* \*

Or, une "cabane à sucre" se trouvait là, d'aventure, juste au pied de ce contrefort de la chaîne des Laurentides.

A moitié ensevelie sous la neige, on ne pouvait l'apercevoir que de face, c'est-à-dire du côté opposé à la montagne.

*Martin*, roulant, culbutant, — mais sans la moindre mauvaise intention, évidemment, — tomba sur le toit en pente douce de cette cabane et passa à travers, — toujours avec une conscience irréprochable, cela va sans dire.

La brave bête s'arrêta sur le lit de branches de sapin du propriétaire, s'y trouva bien et... reprit tout bonnement son somme interrompu.

La nuit suivante, une tempête de vent d'est fit tourbillonner autour de la cabane des milliards de flocons de neige...

Les arbres de la montagne se tordaient, gémissaient, se heurtaient les uns contre les autres...

— Décidément, se dit *Martin*, — qui n'était pas bête, quoique ours, — je me suis trop hâté de sortir. Rendormons nous et attendons le dégel.

Et, se retournant sur sa couche de *branchages*, *Martin* ne tarda pas à ronfler comme un simple... bipède sans plume.

## II

Or, à quelque temps de là, — dans les premiers jours d'avril, — *Barnabé Patrofin*, à qui appartenait la cabane où venait de choir cet excellent *Martin*, *Barnabé Patrofin*, disons nous, se leva avant le jour et, secouant rudement son engagé :

— Holà ! hé ! *Jeannot*... Debout, et "en route sur la croûte !" commanda-t-il.

— Hein ! qu'est-ce que *ya* ?... *Ousqu'est* le feu ? fit l'engagé, se frottant les yeux d'une main, et de l'autre fourrageant sa tignasse.

— Dans ton lit... Hop ! les ergots par terre, et plus vite que ça !

*Jeannot* obéit, sans trop se presser et avec une répugnance manifeste.

Le sommeil du matin, c'est si bon !

— Une belle journée pour le sucre ? proclama *Barnabé*, de sa voix brève. Nous allons déjeuner, puis tu attelleras le chien : nous montons à la cabane pour *entailler*.

— Ah ! fit *Jeannot*, qui n'aimait pas plus à travailler en *haut qu'en bas*, mais qui n'était pas fâché tout de même de changer de besogne. Et vous croyez que ça va couler ?

— Il faudra bien que ça coule... Vois-moi donc ce beau soleil.

— Dame, fit *Jeannot*, pour sûr qu'il va faire chaud sur le coup de midi.

— Chaud ?... C'est-à-dire qu'il va falloir se mettre en "bras de chemise" pour travailler.

— Vrai ? fit *Jeannot*, écarquillant les yeux. *Ma foi*, tant mieux. Je ne vous cache pas que j'en ai plein le dos, moi, de l'hiver. Qu'il s'en aille : je ne le retiendrai pas.

— Garde-t-en bien, garçon. En attendant, va atteler.

\* \*

Un quart-d'heure plus tard, maître et serviteur, suivis du chien *Pille-Partout*, — lequel traînait les provisions de bouche, deux haches et divers autres ustensiles nécessaires aux *sucreries*, — prenaient la direction du bois, cheminant sur la neige durcie, *vulgo* la *croûte*.

La matinée était décidément splendide, et la *barre du jour*, qui blanchissait l'horizon du côté de l'est, annonçait que le père de la lumière et de la chaleur n'allait pas tarder à paraître.

Oh ! ces levers de soleil des belles journées d'avril, quelles splendeurs ne font-ils pas briller sur les neiges cristallines de nos pays septentrionaux !

Les côtes miroitent, les rochers scintillent et les champs luisent, réfléchissant les rayons obliques de l'astre sublime que l'on voit surgir lentement des lointains azurés du Levant...

Et, pour apaiser ce tableau, des centaines de corneilles bavardes réveillent de leurs *coud / coud /* retentissants les échos de la forêt. Elles sillonnent de leur vol lent et lourd l'atmosphère atténuée, piaillant à qui mieux mieux, se dirigent vers les habitations et finissent par s'installer, comme des rangées de croque-morts vêtus de deuil, sur le faite des granges ou les clôtures des jardins.

Corbeaux et corneilles sont des astronomes infailibles.

Quand on les voit envahir les campagnes, surgissant on ne sait d'où, les sucriers se disent

— Aux cabanes !... Voici le sucre !

Et, de partout, on gagne la forêt.

\* \*

Donc, ce matin-là, *Barnabé Patrofin* et son serviteur *Jeannot*, sur les talons desquels trottaient *Pille-Partout*, montaient bon train à leur *sucrerie*, pour *entailler*.

En une petite heure, on fut à l'entrée de l'érablière, étagée, comme on sait, sur le versant d'un contrefort des Laurentides.

Les hommes marchaient silencieux, la hache à l'épaule.

*Pille-Partout*, lui, tirait la langue ; mais aussi, — rendons lui cette justice, — il tirait bravement son traîneau.

Tout à coup, et sans cause apparente, le chien s'arrêta, humant l'air et donnant des signes non équivoques d'inquiétude.

Pourtant, au commandement de son maître, il reprit sa marche en avant. Mais on sentait bien que c'était par pure obéissance et que, si on l'en eût cru...

Enfin, il allait tout de même...

Néanmoins, à un demi arpent de la cabane, il s'arrêta net et s'écrasa sur la neige, le museau allongé et la queue immobile.

Pas moyen de lui faire faire un pas de plus.

*Barnabé* se fâcha, le battit, le tira par son collier, le caressa de la main...

Démonstrations inutiles.

*Pille-Partout* ne voulut rien entendre.

\* \*

— Je veux bien que le diable me crache cinq cents louis, si j'y comprends quelque chose !... grommela *Barnabé*, abandonnant le chien à lui-même.

— Il a senti une bête dans les environs, répliqua *Jeannot*, qui ne l'était pas, lui, bête.

— C'est bien possible. Rendons-nous toujours à la cabane.

— On détellera le chien ensuite, et ça ne sera pas une grosse affaire que de conduire le traîneau jusque là.

— Eh bien, dételle tout de suite, pendant que je cours *débarer* la cabane.

\* \*

Qui fut dit fut fait.

Barnabé, de fort mauvaise humeur, se dirigea vers la cabane.

En quelques coups de pieds, il eut vite fait de déblayer la porte, à moitié cachée sous la neige. Puis il fit jouer une clé dans la serrure du gros cadenas qui assujettissait la dite porte à son cadre.

Cela fait, il lui donna, du genou, une poussée énergique et regarda à l'intérieur.

Mais, alors, aïe ! qu'arriva-t-il ?

Un rauquement terrible se fit entendre à deux pas, pendant qu'une énorme bête dégingolait du lit pour tomber sur ses quatre pattes...

Comment Barnabé opéra-t-il sa retraite, après avoir refermé et rebarré la porte de la cabane ?

C'est ce qu'il aurait été bien en peine de dire.

Quoi qu'il en fût, blême, essouffé, les jambes molles, il regagna son attelage, tourna le nez du chien vers le fleuve, et, sans plus songer au sucre, bête et gens reprirent au pas de course le chemin des maisons.

L'ours restait maître de la cabane.

Il avait gagné la première manche.

Enlèverait-il aussi facilement la seconde ?

C'est ce que nous allons voir.

### III

Or, la paroisse de Château Richer compte dans sa population, — outre bien d'autres, — six "braves à trois poils" qui ne craignent pas la mort.

Barnabé Patrofin, aussitôt de retour chez lui, ne manqua pas de les aller trouver et de leur raconter sa mésaventure.

Dans sa bouche, — et grâce sans doute à un reste d'émotion, — l'ours qui s'était emparé de sa cabane pris les proportions d'un mammoth antédiluvien.

Les six "braves" ne sourcillèrent pas.

Ils en avaient vu bien d'autres !

Peut-être même eurent-ils un sourire de pitié à l'adresse de Barnabé, qu'un simple ours mettait "à l'envers," au point de l'empêcher de "faire du sucre."

— A quatre heures, demain matin, tiens-toi prêt, lui dirent-ils... Nous monterons ensemble à ta sucrerie, et tu verras que ton ours déguerpira bien... Mais pas sur ses quatre pattes, par exemple.

Et ils riaient d'un air suffisant.

Si l'ours eût pu savoir ce qui lui "pendait au bout du nez !"

Mais, hélas ! il ronflait, le malheureux, comme un propriétaire légitime, sous la protection des lois de son pays !

\* \*

Le lendemain matin, à peine une vague clarté estompait-elle le bleu sombre de l'horizon du Levant, que huit hommes, armés jusqu'aux dents, quittaient le logis de Barnabé Patrofin.

De ces huit hommes, six marchaient en avant et un suivait, conduisant un chien attelé à un traîneau léger.

C'étaient Barnabé et ses braves, suivis de Jeannot, qui conduisait Pille-Partout et son attelage.

La petite troupe marchait allègrement sur la neige durcie.

On échangeait de gais propos, de grosses plaisanteries.

Bref, le moral de l'armée était excellent.

Mais, à l'orée du bois, les farces cessèrent d'un commun accord. Les figures devinrent graves, et quelque chose comme une ombre les assombrit même.

Pourtant les six "braves" avançaient toujours crânement, précédés de Barnabé, comme avant-garde, et suivis de Jeannot, tenant lieu d'arrière-garde.

A un arpent de la cabane, on s'arrêta pour déléber.

Les armes furent examinées avec soin, et l'on glissa encore une chevrotine dans chaque canon de fusil.

Cela fait, la petite troupe reprit sa marche et s'arrêta à une dizaine de pas de la cabane, lui faisant face.

Puis on donna l'ordre à Jeannot d'aller en tapinois ouvrir la porte.

Le courageux garçon ne se fit pas prier.

En un clin d'œil, il repoussa la porte, puis, non moins vivement, se rejeta de côté.

Un rauquement formidable se fit aussitôt entendre.

Toutes les figures pâlirent, tous les canons de fusil tremblèrent.

Et, avant qu'ils se fussent immobilisés dans les mains qui les tenaient à peine, une bête énorme, poilue et lourde, bondit hors de la cabane, culbuta les six "braves" et escalada tranquillement la côte.

Arrivée au sommet, elle se retourna, ébranla les échos par une pétarade narquoise, puis finalement s'éloigna au petit trot dans la direction du nord.

Quant aux six "braves" et à Barnabé, ils se ramassèrent comme ils purent, reprirent leurs fusils et, honteux comme des renards mis en fuite par une poule, redescendirent "aux maisons," chacun par une voie différente.

Ils se disaient *in petto*, non sans une certaine dose de logique, que leur réputation de "bravoure" venait de recevoir un rude accroc.

Le seul qui sortait indemne de cette sottise aventure, notre ami Jeannot, fut aussi le seul qui ne prit pas l'affaire au tragique.

— Que voulions-nous, en somme ? se répétait-il. Nous débarrasser de cette bête !... Eh bien ! la voilà partie. Tout est pour le mieux.

Il resta donc bravement en arrière, sans la moindre vergogne, répara le désordre de la cabane, y déposa la charge de son véhicule et remit des planches à la toiture.

Cela fait, il referma la porte à clé, s'installa dans son traîneau et regagna tranquillement le logis, au petit galop de son cheval à griffes.

L'aventure fit du bruit dans la paroisse.

Les six "braves" y perdirent leur réputation de bravoure, et Barnabé devint le point de mire de tous les loustics de son canton.

Dans le chemin du roi, à la porte de l'église, partout, on l'apostrophait dès qu'il se montrait.

— Hé ! Barnabé ! criaient l'un, as-tu des nouvelles de ton ours ?

— Combien as-tu fait de sucre, ce printemps, Barnabé ? reprenait un autre.

— T'a-t-il laissé sa carte, au moins, Barnabé ?

— Dis plutôt ses cartes, car la cabane en est pleine !

Plus loin, d'autres polissons l'abordaient.

— Monsieur Barnabé, des nouvelles pour vous !

— Oui dà ! De qui ?

— De votre ours.

— Au diable !

— Il va dans la direction du nord. Des pêcheurs l'ont rencontré au lac des Neiges.

— Que l'enfer le happe, et toi aussi !

Et Barnabé fait volte-face pour échapper à la scie.

Mais il se trouve nez à nez avec un autre luron, qui lui dit :

— C'est vrai, ça, monsieur Barnabé. Votre ours a même déclaré qu'il se rend au Pôle chercher du renfort. L'hiver prochain, il doit revenir vous voir avec une demi-douzaine d'ours blancs.

— Fais des provisions, Barnabé, ajoute un autre, car ça mange gros, les ours blancs.

Barnabé grince des dents et s'esquive.

J'apprends par les journaux que la terre de Barnabé Patrofin est à vendre.

L'Homme à l'ours, comme on l'appelle, n'y peut plus tenir.

Il quitte la paroisse.

### FAITS SCIENTIFIQUES

POURQUOI IL PLEUT.—Le docteur Brückner, savant professeur allemand, vient d'exposer, dans un récent ouvrage, une nouvelle théorie relative à la climatologie de notre globe.

D'après les études auxquelles il s'est livré, la terre traverserait des périodes de trente-cinq ans alternativement sèches ou humides, et il démontre que l'ouest de l'Europe et l'est de l'Amérique du nord reçoivent, pendant les périodes humides, cinquante à soixante fois plus de pluie que pendant les périodes sèches.

Depuis 1870, nous traversons une période humide qui a eu pour résultat de mauvaises récoltes dans le voisinage des mers ; mais, par contre, une grande fertilité dans l'intérieur des continents.

La fin de notre siècle et les vingt-cinq premières années du siècle prochain traverseront une période sèche, c'est-à-dire de 12 à 20 p. c. moins humide que celle que nous traversons.

\* \* \* \*

UNE PLANTE ÉLECTRIQUE.—De toutes les plantes électriques, la plus étonnante et la plus curieuse, c'est la *phitolacea electrica* des forêts de l'Inde. La main qui brise une tige de cette plante reçoit aussitôt un choc pareil à la secousse produite par le conducteur d'une bobine d'induction. A six mètres de distance, l'aiguille aimantée s'affecte et elle s'affole complètement si on la rapproche de la plante.

L'énergie de cette influence étrange varie avec les divers moments de la journée. Toute puissante vers deux heures de l'après-midi, elle s'anule absolument pendant la nuit. Par les temps d'orage, elle augmente d'intensité dans de saisissantes proportions. En temps de pluie, elle reste sans force et sans vertu, alors même qu'on abriterait sa foudre sous un parapluie. Nul choc en brisant ses tiges, et l'aiguille aimantée cesse de battre la campagne dans son paisible voisinage.

Jamais on ne voit d'insectes et d'oiseaux se poser sur les branches de la *phitolacea*. Un admirable instinct semble les avertir qu'ils y trouveraient une mort foudroyante.

Remarque importante : là où cette plante pousse, le sol ne recèle aucun métal magnétique ; il n'y a ni fer, ni cobalt, ni nickel, preuve indéniable que cette force électrique appartient en propre à la *phitolacea*.

\* \* \* \*

LA LUNE.—Que de gens voyagent dans la lune et ne s'en doutent guère ! ils se bercent ainsi des plus douces illusions ; mais gare lorsque le réveil arrive et que la réalité se présente, dans toute sa nudité ! C'est égal ! ces braves gens sont incorrigibles et ils recommencent le lendemain. C'est ainsi que le monde marche à la dérive ! Voici, cependant, quelques présages à tirer de la lune :

Lorsque la lune est bien nette, trois ou quatre jours après son renouvellement, c'est signe d'un beau temps durable. Si les cornes sont émoussées le troisième jour, après la nouvelle lune, c'est signe d'une pluie prochaine ; quand le disque est très rouge, il faut s'attendre à de gros vents et à un mauvais temps. Le beau temps est en perspective, lorsqu'au premier quartier, la lune est exempte de taches noires. Voyez-vous la pleine lune claire, sans tache noire et sans cercle rouge alentour, comptez sur le beau temps. Si l'on aperçoit, au contraire, quelques taches noires dans son disque et deux ou trois cercles autour d'elle, cercles autour d'elle, cercles noirs et épais, il tombera une grande quantité d'eau et le temps deviendra mauvais. Pendant l'été, lorsque la lune paraît rouge, à son lever, on peut en conclure qu'il se produira une grande chaleur ; si elle est claire, se levant, on pourra compter sur le beau temps. Un ciel clair et serein, lorsque la lune est nouvelle, promet un beau temps. Ces indications trompent rarement, lorsqu'elles sont bien observées ; cependant il ne faudrait pas les accepter toujours d'une façon absolue.

Eugène Dick



M. JULES GRÉVY, EX-PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, DÉCÉDÉ

## M. JULES GRÉVY

M. Jules Grévy, le troisième président de la République française, vient de mourir.

Voilà un homme public dont la carrière a été pas mal mouvementée et dont la mémoire va s'ensevelir bien vite, quand même, dans l'oubli de la tombe.

Nous ne répèterons pas ici ce que nous avons déjà imprimé sur son compte dans notre numéro 187, du 3 décembre 1887.

Rappelons seulement, à grands traits, sa vie de président de la République française. Elu d'abord le 30 janvier 1879, à l'expiration de son terme il fut réélu le 28 décembre 1885. En novembre 1887, il dut résigner ses fonctions à la suite de scandales politiques dont chacun se rappelle.

Il avait alors quatre-vingts ans ; il est mort dans sa quatre-vingt-quatrième année.

Il y a plus de véritable grandeur dans une bonne action que dans un beau poème ou une grande victoire.—LAMARTINE.

Les plaisirs sont comme les aliments : les plus simples sont les seuls dont on ne se dégoûte jamais.—CHARLES NODIER.



## MATHURIN LANGEVIN-LACROIX

Mathurin Langevin-Lacroix, dont nous allons parler, était un de ces hommes d'élite auquel Montréal doit une bonne partie de sa fondation. Il fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus efficacement à bien asseoir les bases de cette petite colonie, qui eut à combattre non seulement les sauvages, mais aussi dans plusieurs circonstances, le mauvais vouloir du gouvernement français et de son représentant officiel au Canada. Il ne se contenta pas d'être l'un des premiers citoyens de la ville naissante, mais même il risqua plusieurs fois sa vie pour faire respecter l'autorité de la France sur les rives du Saint-Laurent.

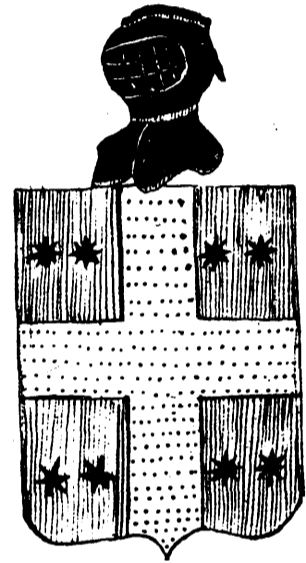
Notre héros est né, en 1629, à Lude, maintenant chef-lieu de canton dans le département de la Sarthe, arrondissement de La Flèche (1). Cette

(1) M. l'abbé Tanguay, dans son *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*, dit que Langevin est né à "Lude, ville d'Angers." C'est probablement par distrac-

petite ville qui a aujourd'hui 3 917 habitants, s'élève sur les bords du Loir (2). Il était fils de Mathurin Langevin et de Marguerite Mahé.

En disant que Langevin est né en 1629, nous ne nous accordons pas avec M. l'abbé Tanguay, qui le fait naître en 1636 (3). Nous avons cru devoir nous arrêter à l'année donnée en premier lieu pour deux raisons : la première, c'est que Langevin, lors du recensement de 1666-67, se dit âgé de trente sept ans. En effet, voici ce qu'on y lit : "Mathurin Langevin-Lacroix, habitant, 37 ans ; Marie Renault, 33 ans, sa femme ; Marie Godin, 9 ans, sa filleule ; Nicolas Pan, 20 ans, domestique engagé." La seconde raison qui nous porte de plus à croire cela, c'est l'acte de décès de Langevin où il est dit âgé de quatre-vingt-neuf ans. Par une simple opération d'arithmétique, on arrive également avec ces deux âges donnés dans diverses circonstances, à l'année 1629.

Mathurin Langevin père, qui paraît être né vers l'année 1600, était probablement un des descendants d'une ancienne famille de Normandie qui joua un rôle important dans l'histoire de cette province, et qui eut quelques-uns de ses membres parmi les croisés. Dans son *Armorial universel*, M. Jouffroy d'Eschavannes dit que l'écusson de cette famille se composait "de gueules à la croix d'or, cantonnée de huit molettes d'argent."



Le 17 mai 1653 (5), Mathurin Langevin fils, signe le contrat entre lui et M. le Royer de Boistaille, juge à la Flèche et frère de M. de la Dauversière, un des membres de la Compagnie de Montréal. Ce contrat, qui l'engageait pour faire partie d'une nouvelle recrue devant se rendre à Villemarie, porte la signature de M. de Lafousse, notaire. "Le 20 juin suivant, dit l'abbé Faillon, étant à bord du *Saint Nicolas*, de Nantes, dans la rade de Saint-Nazaire, il reconnut avoir reçu de la compagnie de Montréal, cent dix livres en avance-ment de ses gages, et signa aussi cette reconnaissance en présence du notaire Belliotte qui en avait dressé l'acte."

Pour se rendre à Saint-Nazaire, on descendit la Loire en bateau à partir de Nantes. Le 20 juin, le *Saint-Nicolas* laissa le port pour prendre la mer, avec 120 passagers, dont 108 soldats ; les autres étaient en partie des femmes, parmi lesquelles se trouvaient la Sœur Marguerite Bourgeois. M. de Maisonneuve était aussi à bord.

Déjà trois cent cinquante lieues étaient faites, lorsqu'on s'aperçut qu'une voie d'eau s'était déclarée et que le bateau risquait de périr, l'eau ayant déjà atteint les provisions.

Tous les hommes furent aussitôt mis aux pompes et on décida de retourner à Saint-Nazaire, où on rentra après avoir failli périr plusieurs fois. Aussitôt arrivé, on se mit à réparer les dommages.

tion que l'auteur a écrit cela, car ces deux endroits, placés à une bonne distance l'un de l'autre, ont toujours été, par conséquent, deux villes distinctes.

(2) Voir le *Dictionnaire* de Larousse, au mot Lude.

(3) Voir *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*, par l'abbé Tanguay.

(4) Voir l'*Histoire de la colonie française en Canada*, par l'abbé Faillon, tome II, page 549.

Craignant les désertions, M. de Maisonneuve avait fait descendre ses hommes dans une île.

Par suite de divers retards, on ne put reprendre la mer que le 20 juillet, après avoir entendu la sainte messe. Pendant la traversée, la maladie se déclara à bord et elle fit huit victimes. Enfin, le 22 septembre, le bateau arriva en vue de Québec. "Mais on ne prit pas garde, dit la Sœur Bourgeoise, à une arête qui s'enfonça tellement dans le navire, que les grandes marées ne purent le relever et qu'il fallut le brûler sur place."

Après s'être procuré des barques, la petite recrue s'embarqua en octobre pour se rendre à Montréal, où, elle arriva heureusement quelques jours plus tard.

"Par leurs contrats passés en France, dit M. Faillon (1), tous ces colons s'étaient obligés à travailler pendant cinq ans, chacun selon sa profession, sous les ordres de M. de Maisonneuve, et au profit de la compagnie de Montréal qui, comme nous l'avons vu, avait pris l'obligation de les nourrir et de leur payer des gages. Mais, par leurs nouvelles conventions, et au moyen des sommes et des terres qu'ils avaient reçues, ils devaient s'entretenir eux-mêmes et travailler chacun pour son intérêt propre. Par là, la compagnie était dans l'obligation de leur payer elle-même un petit salaire, toutes les fois qu'elle les employait à quelques ouvrages pour ses besoins; et c'était un moyen efficace de provoquer de plus en plus leur application au travail et d'exciter leur industrie. Jusqu'alors cette compagnie avait procuré gratuitement aux colons les services d'un ou de plusieurs chirurgiens; se trouvant déchargée de cette obligation par les nouveaux contrats, il fut convenu, en présence de M. de Maisonneuve, qu'Etienne Bouchard, chirurgien, serait tenu de panser et de médicamer chaque famille, le mari, la femme et les enfants, nés ou à naître, moyennant cent sous, qu'il recevrait tous les ans du chef de la maison, avec cette clause toutefois que Bouchard, aussi bien que chaque famille, pourrait rompre l'abonnement à volonté. Le 30 mars 1655 où fut passé ce compromis, vingt-six familles s'abonnèrent, auxquelles d'autres s'adjoignirent bientôt, au nombre de quarante-six familles en tout; parmi elles, celles de Demers, Archambault, des Carryes, Hurbise, Godin, Langevin, Huneault, Picot, Leduc, Juillé dit Avignon."

*E. Faillon*

A suivre

## CONTES DE MON VILLAGE

(Récits d'Alsace)

### V.—LE JARDIN DE MA GRAND'MÈRE

Il y avait dans le jardin de ma grand'mère une allée de vieux cerisiers que je me rappellerai toute ma vie. Qu'il y faisait bon, par les chaudes après-dîners d'été, dans cette ombre tremblotante des feuilles, en face du rûcher, où des milliers d'abeilles bourdonnaient dans la poussière d'or du soleil....

La grand'mère tricote sur le vieux banc de pierre et moi, à côté d'elle, dans cette douce somnolence, où l'on n'est plus éveillé et pas encore bien endormi, je m'amuse à suivre de l'œil la course vagabonde de tous ces insectes, voltigeant d'une fleur à l'autre....

Les fleurs du rûcher, oh! quel poème! Je me souviens surtout d'une plate-bande de boutons d'or, que ma grand'mère entretenait avec des soins infinis et qui sont bien les plus jolies fleurs que j'aie jamais vues. Et à côté, toute une collection de reines-marguerites, si fraîches, si belles, depuis le blanc le plus pur jusqu'au cramoiis et au violet le plus foncé, que je crois encore les voir à travers les vingt-cinq années qui m'en séparent.

Car la grand'mère est morte, et je ne sais trop ce que sont devenus ses fleurs et son rûcher; son jardin, nous l'avons vendu, et bien que son nouvel

acquéreur nous en ait donné la libre entrée, je n'y suis plus jamais retourné qu'une fois....

Quel serrement de cœur! On ne s'y sentait plus chez soi; et puis, notre banc, si rustique et si original, avec sa fine mousse que la pluie de cinquante hivers y avait déposée comme un tapis moelleux, avait fait place à une gloriote toute moderne, avec de petites tables à thé et des chaises si petites, oh! si petites, que je les pris pour des chaises de poupées. Après tout, me suis-je dit, qui sait, nous sommes peut-être devenus des poupées, en notre fin de dix-neuvième siècle?...

Coupés, ces vieux cerisiers, que le grand père plantait à la naissance de chaque enfant.

Et Dieu sait cependant si elles étaient délicieuses, ces cerises là, cueillies sur l'arbre et encore toutes recouvertes de la rosée matinale, qui vous fondait dans la bouche, comme un nectar.... T'en souviens-tu, mon frère, de ces déjeuners champêtres dans le vieux cerisier du fond, celui qui portait les grosses croquantes noires?... Nous en avons bien fait depuis d'autres déjeuners, arrosés de vins fins, mais plus jamais, nous n'avons ressenti le bonheur que nous procuraient ces bonnes cerises fraîches du jardin de la grand'mère. Quant au rûcher, il n'en restait plus même la place.

—Un rûcher, monsieur, me dit la nouvelle propriétaire, avec de grands airs indignés, y pensez-vous?... Un rûcher, si donc! c'est bon, cela, pour des paysans, qui en revendent le miel très cher.

La bonne dame oubliait que son frère n'était qu'un petit métayer, et que son mari avait gagné ses trois cent mille francs dans l'élevage des bestiaux.

Je cherchai de tous côtés mes boutons d'or et mes reines-marguerites.

—Que pensez-vous de ces fleurs, monsieur, me demanda-t-elle, s'apercevant de mon investigation? Elles sont toutes nouvelles; "mon jardinier" les a payées à prix d'or, et, à dix lieues à la ronde, je vous défierais bien d'en trouver de pareilles. Voyez donc ce "godetia," maculé de rouge vif sur fond blanc carné. Quelle délicatesse! Et ce "lobelia" Queen Victoria, là bas, au milieu du parterre... Notre collection est la plus riche de l'arrondissement et monsieur parle même de l'envoyer au prochain concours régional: il brigue le Mérite Agricole.

—Admirables, madame, lui répondis-je par mesure de politesse, pendant qu'à part moi, je plaignais la parfaite bêtise de ces parvenus de l'élevage et que le cœur tout saignant du souvenir de la grand'mère, de son pauvre vieux jardin, de ses boutons d'or et de ses reines-marguerites, toutes fleurs démodées paraît-il, je me promis de ne plus retourner dans ce coin de terre peigné, ratissé, brossé, que ces bons bourgeois décoraient pompeusement du nom de jardin....

*J. B. Chatrian*

Bruxelles (Belgique), 1891.

## LA PERSECUTION EN CHINE

Les Missions catholiques publient la lettre suivante que leur adresse Mgr Blettery, vicaire apostolique du Sutchuen oriental:

"Encore des malheurs à vous annoncer. Pauvre Chine! Pauvres chrétiens! Comme le cœur saigne à la vue de tant d'iniquités et de désastres. Notre belle et grande mission de Longchou'tchen est détruite et toute la sous-préfecture de Ta-tsiou est livrée au pillage et à l'incendie

"Le 4 juin dernier, à l'occasion d'une fête païenne, il y eut un peu de tapage, et même on pilla quelques familles chrétiennes. On croyait l'orage passé, et déjà l'on se félicitait de voir notre nouvel oratoire debout. Mais, le 11 du même mois, au soir, on apprend qu'il y a une nombreuse réunion chez un mauvais sujet, près du marché, pour délibérer contre les chrétiens. La nuit ve-

nue, deux cents misérables se jettent sur le marché, détruisent les maisons des chrétiens après les avoir pillées, emportant les matériaux dans l'oratoire et y mettant le feu. Tout a été anéanti et, chose plus grave, on compte de nombreuses victimes. On ne peut prévoir le jour où il nous sera possible d'apprécier toute l'étendue de nos pertes; pour le moment il y a douze morts connus, et plus de trois cents chrétiens sont disparus sans qu'on ait pu avoir de leurs nouvelles. Leurs bourreaux sont allés les chercher jusque chez les païens où l'on pouvait supposer qu'ils s'étaient cachés. Nous tremblons surtout pour les femmes et les vierges institutrices; les persécuteurs disaient dans leurs proclamations: "Massacrer les hommes, outrager les femmes." Plusieurs cadavres ont été jetés sur le bûcher de l'oratoire et consumés.

"Malheureusement le mal ne s'est pas arrêté à Long choui-tchen. Attirés par l'espoir du pillage, tous les bandits des environs sont accourus, et les persécuteurs, se voyant au nombre de quinze cents à deux mille, ont marché sur la chrétienté de Mapaotchang, distance de quelques lieues. La garde nationale a voulu les arrêter; mais ne pouvant résister à une telle multitude, il fallut céder. Nous ignorons le nombre des morts et des blessés. Les maisons et les fermes de nos chrétiens ont été incendiées jusqu'à la dernière; les fermiers païens des chrétiens ont, eux aussi, éprouvé les mêmes désastres. Le chef païen de la garde nationale n'a pu sauver sa vie qu'en fuyant, et sa demeure a été incendiée.

"Cette terrible affaire est suscitée par les sectaires francs-maçons, nombreux dans le pays. C'est une vraie guerre de religion; mais elle pourrait bien dégénérer en rébellion.

"La sous-préfecture de Tat-tsiou, où se passaient ces scènes si tristes, compte dix-neuf cents chrétiens, gens tranquilles et la plupart à l'aise; ils sont maintenant ruinés pour toujours. Il ne leur reste que la consolation de n'avoir fourni aucun prétexte à tant de malheurs.

"Présentement (24 juin), nos persécuteurs sont campés dans les pagodes du pays; ils moissonnent le riz des chrétiens et font bonne chère avec les bœufs, les porcs et les volailles qu'ils ont pillés. Où s'arrêtera le mal? Il est difficile de le prévoir. Nous sommes fort inquiets pour les sous-préfectures voisines et même pour Tchong-king, centre de la mission. On commence à y afficher des pamphlets pour exciter les bandits à démolir de nouveau nos établissements. Peut-être sommes-nous à la veille de quelque grande catastrophe

"M. Pons, missionnaire chargé du district de Ta-tsiou, eut à peine le temps de s'enfuir à la ville et là, ne se trouvant pas en sûreté, il se retira à Gan-yo, district du Sutchuen occidental. M. Pierrès, qui travaillait avec lui et se trouvait à Ma-pao-tchang lorsque les persécuteurs y arrivèrent, échappa par miracle à la mort; il put, par des chemins détournés, atteindre Tchong-king. Nos pauvres persécutés affluent dans cette capitale, et font pitié dans leur dénûment. Ils nous arrivent en haillons, et c'est à nous de pourvoir à tous leurs besoins. Dès que nous saurons tout ce qui s'est passé, on vous donnera d'autres détails.

"Priez bien pour nous et pour notre pauvre mission."

## LES IDÉES DE MA VIEILLE TANTE

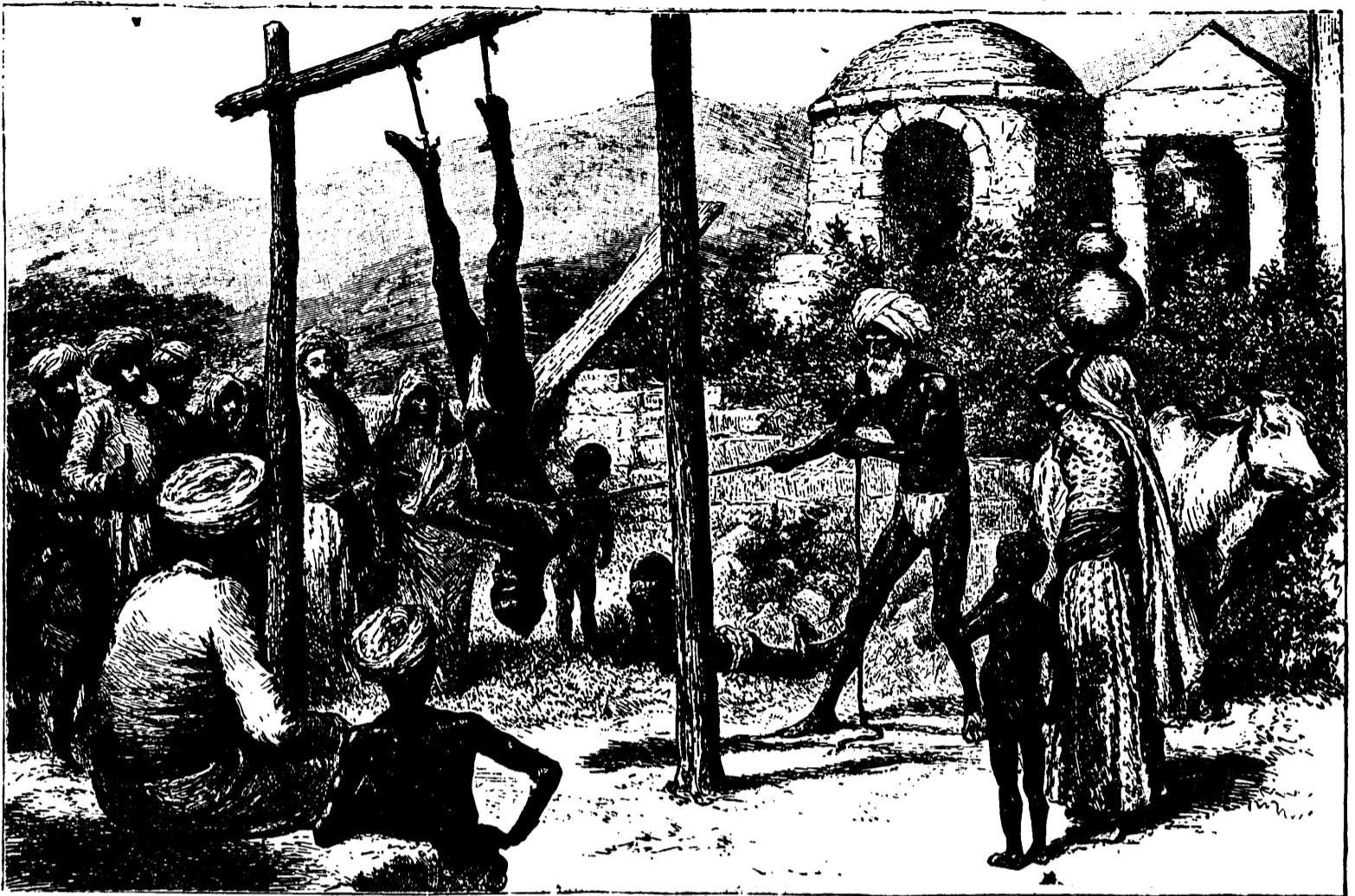
*Un bouquet impérissable.*—Voulez-vous faire un bouquet impérissable pendant des mois?

Cueillez des myosotis et mettez-les tremper les tiges dans une assiette à soupe, remplie d'eau de pluie. Placez les fleurs auprès de la fenêtre, pour qu'elles jouissent des avantages résultant de l'abondance de la lumière. Remplissez l'assiette à mesure que l'eau s'évapore. Après trois semaines vous verrez des racines, grosses comme un fil et toutes blanches, se montrer à la partie de la fleur qui baigne dans l'eau. Elles formeront peu à peu un filet sur l'assiette.

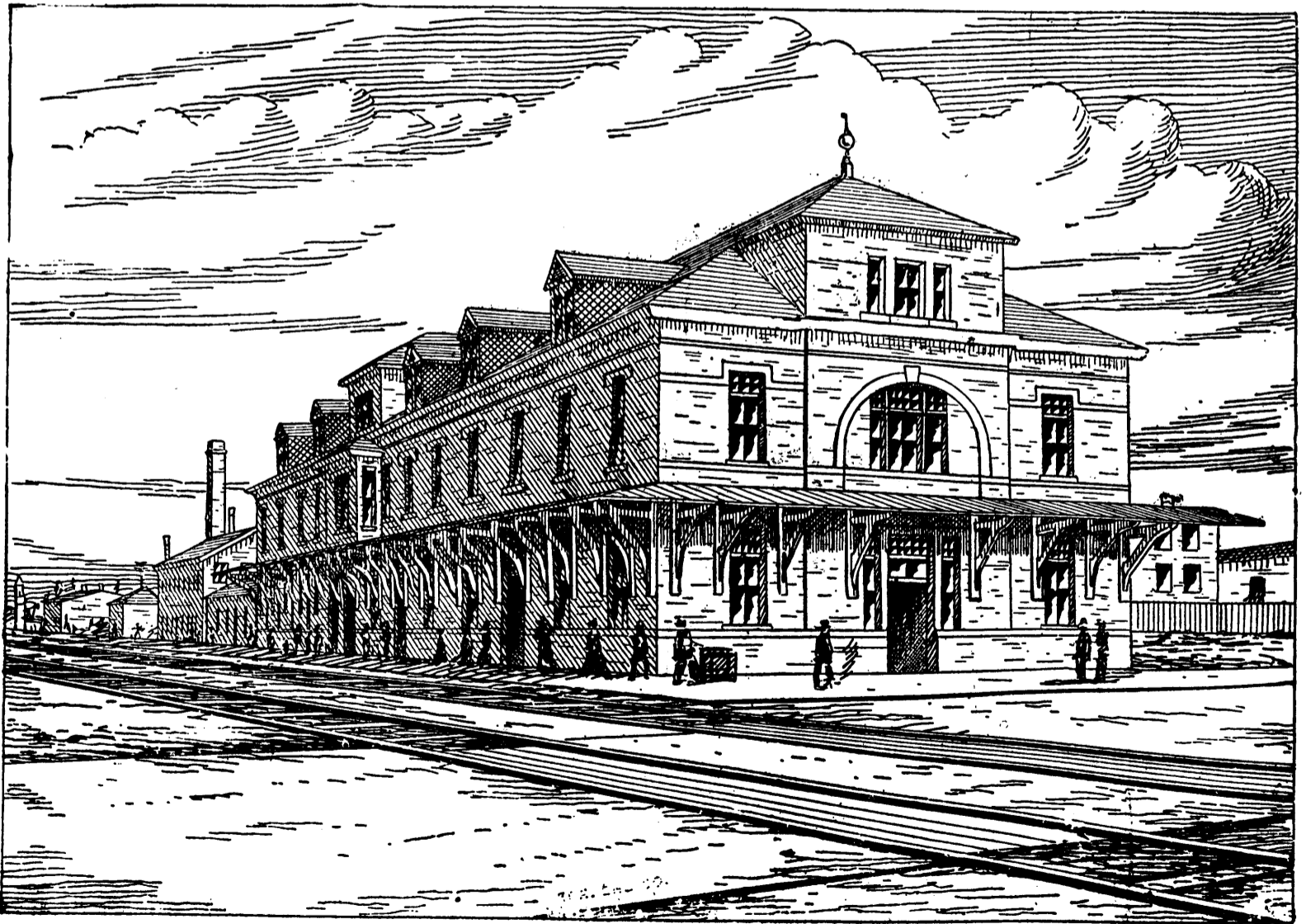
Les fleurs resteront tout à fait fraîches, sauf celles qui étaient déjà avancées quand elles furent cueillies. Aussitôt que les racines courront dans l'eau, de nouveaux boutons se montreront pour remplacer les fleurs fanées.

(2) Histoire de la colonie française en Canada, par l'abbé Faillon, tom. II, pp. 197-198.

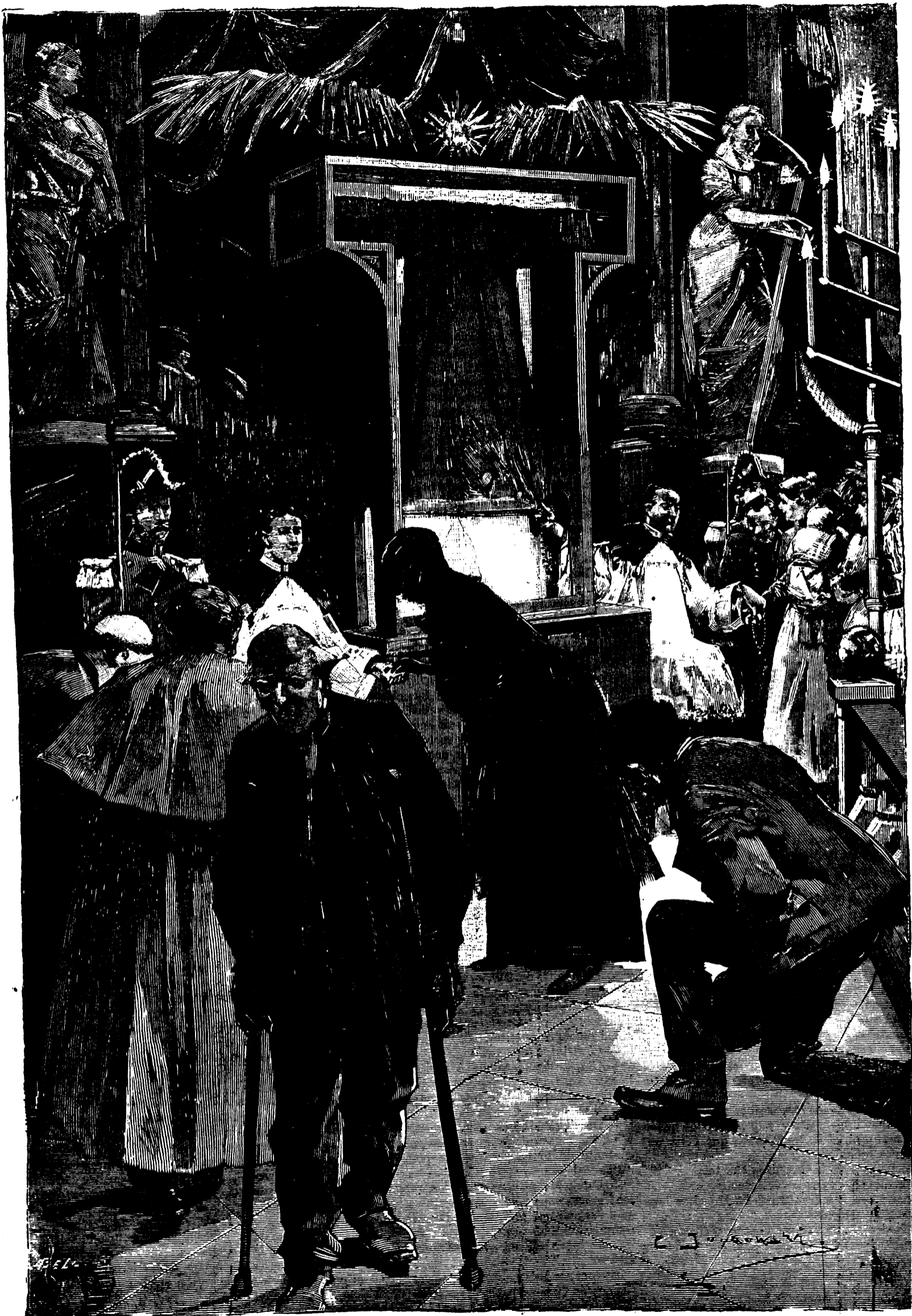




INDE SEPTENTRIONALE.—FAKIR HINDOU PRIANT POUR AVOIR DE LA PLUIE



WINNIPEG (MANITOBA).—LA GARE DU CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE CANADIEN



ALLEMAGNE.—L'EXPOSITION DE LA SAINTE TUNIQUE DANS LA CATHÉDRALE DE TRÈVES  
LE DÉFILÉ DES PÈLERINS DEVANT L'AUTEL.—(De *l'Illustration*)

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

## AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

Sa figure était blanche comme la cire et portait l'expression d'un calme effrayant. Aucun désordre ne s'était produit dans sa toilette, et son corps reposait inerte dans les longs plis de son manteau brun tranchant sur la blancheur de la neige. On eût dit un cadavre couché près du linceul dans lequel on allait l'ensevelir. Alfred venait de cesser ses frictions, en hochant la tête d'un air embarrassé devant la jeune fille évanouie.

Tout à coup, une voix s'écria :

—Voici un flacon de sels. Essayez-le ; cela va la ranimer.

Alfred se retourna. Il avait Henri devant lui. Tous deux se regardèrent un instant fort étonnés de se trouver subitement face à face. Puis, Alfred prit le flacon que Henri lui présentait, en lui disant : Merci.

Il fit respirer les sels à Annie. D'abord, elle eut un frémissement imperceptible des narines, bientôt elle entr'ouvrit les paupières, puis une large aspiration gonfla sa poitrine, et, cherchant à se relever, elle roula autour d'elle des regards étonnés.

Alfred lui savait gré de revenir ainsi à la vie. Il lui lança un regard tout chargé de reconnaissance et de joie.

Elle eut un sourire un peu amer.

—Oh ! pardonnez-moi, monsieur Alfred, toute la peine que je vous donne.

—N'en parlez pas. Je suis trop heureux de voir que vous êtes hors de danger. Vous sentez-vous du mal ?

—Oui, un peu au côté, mais j'espère que ce ne sera rien.

—Voyons, pouvez-vous vous lever et marcher ?

—Oui, je le pense.

Alfred prit la jeune fille sous les deux bras et la releva doucement.

—Maintenant, appuyez-vous sur mon bras, mieux que cela, plus fortement, et voyons si vous pouvez marcher.

La jeune fille souriait. Maintenant ses joues étaient devenues toutes rouges d'émotion. Elle avança le pied d'une manière incertaine comme un enfant qui ébauche ses premiers pas, puis elle fit quelques pas en boitant ; la douleur lui arracha presque un cri.

Henri s'était rapproché d'eux.

—Voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras présentement, et tout à l'heure mon traîneau pour vous conduire chez vous ?

—Avec le plus grand plaisir s'empressa de répondre Alfred.

Appuyée sur le bras des deux jeunes gens, Annie put marcher d'un pas plus assuré. Ils la hissèrent doucement sur le traîneau et l'enveloppèrent douillettement de fourrures. Henri s'assit à côté d'elle, et comme Alfred ne s'empressait pas de les suivre :

—Vous montez avec nous, n'est-ce pas ? lui dit-il.

—Non, merci bien, il n'y a pas trop de place dans le traîneau, et il vaut mieux que Félix accompagne sa sœur.

Le gamin ne se le fit pas dire deux fois.

D'un bond il fut dans le véhicule.

—Comme vous voudrez, répondit Henri en tendant la main à Alfred.

Celui-ci la serra de bon cœur, et le traîneau s'éloigna rapidement.

VI

ANXIÉTÉS

Six heures et demie venaient de sonner à la pen-

No 10

dule de marbre, sur la cheminée de la salle à manger, où flambait un bon feu. Assis au coin du foyer, M. Rosewood semblait plongé dans une douce rêverie. Ses regards erraient machinalement sur la tapisserie bleue où se jouaient de curieuses arabesques et sur le parquet soigneusement couvert d'une toile cirée, aux carrés multicolores. Quelques tableaux pendus aux murs en brisaient l'uniformité. C'étaient des paysages éclatants de verdure et de soleil. Un buffet de vieux chêne découpait sur l'un des murs sa forme élégante avec ses étagères artistiquement tournées, où se prélassaient de fines verreries et de magnifiques cristaux. Une table était dressée au milieu de la salle, sous une suspension qui déversait sa lumière sur la nappe blanche, allumant çà et là une étincelle sur le poli des verres, des faïences et de l'acier des couteaux.

Bientôt la porte s'ouvrit et Mme Rosewood parut sur le seuil.

—Six heures dix minutes, fit-elle, en jetant un coup d'œil à la pendule, et notre garçon n'est pas encore venu. Que peut-il bien lui être arrivé ?

—Rien de bien extraordinaire, je suppose ; tu te fais toujours des idées, ma chère femme.

—Dame, Alfred est si régulier. Et puis, tu ne l'as pas vu de toute l'après-midi, m'as-tu dit. Où peut-il avoir été ?

—Ma foi ! femme, je n'en sais pas plus que toi sur ce sujet. Il a dû se laisser entraîner dans quelque course en traîneau en dehors de la ville. Ce garçon a besoin de distractions de temps en temps, et à son âge tu ne prétends pas le garder à la maison comme une fille.

Au fond, le brave homme était aussi inquiet que sa femme, mais il ne voulait pas le laisser voir.

—Depuis quelque temps, reprit Mme Rosewood, notre garçon n'est plus le même. Il est parfois sombre, taciturne ; il a un gros chagrin au cœur, un amour sans espoir. Le pauvre enfant ! penser à Mlle Marguerite ! autant vouloir prendre la lune avec les dents. Jamais les parents de Mlle Marguerite ne consentiront à une pareille union.

—Qu'en sais-tu ? ma bonne femme. On a vu autrefois des bergers épouser des princesses, et sans remonter si haut, on voit encore des filles de millionnaires épouser leurs cochers. D'ailleurs la différence de position entre notre garçon et Mlle Marguerite n'est pas si grande que tu sembles vouloir le faire croire. Elle l'aime peut-être, et l'amour est un bien puissant levier.

—Je n'en suis pas bien sûre, mais d'après ce que j'ai vu, je crois qu'elle l'aime un peu. Et dire que pendant qu'il perd ainsi son temps et se créer tant de difficultés, il y a tout près d'ici une bonne fille qui l'aime de tout son cœur.

—Tu exagères un peu, ma femme ; sans doute, Annie trouverait notre garçon de son goût, mais il est probable qu'elle ne songe guère à lui pour le moment. Elle est si jeune d'ailleurs.

—Pas trop jeune ; elle est à l'âge où l'amour est le plus profond.

—Quoi qu'il en soit, notre garçon n'arrive pas. Si nous envoyions quelqu'un voir....

—Où ?

Un bruit de pas se fit entendre, que Mme Rosewood reconnut aussitôt.

—C'est lui, s'écria-t-elle.

—Oui, c'est moi, s'écria Alfred en entrant dans la salle à manger. Je parie que vous êtes dans les transes parce que je suis en retard de quelques minutes.

—De vingt minutes, mon garçon, fit Mme Rosewood en essayant de grossir sa voix, mais trop contente de le voir de retour pour pouvoir paraître fâchée.

—Une fois n'est pas coutume, répliqua Alfred sentencieusement, et, quand je vous aurai dit à quoi j'ai employé mon temps, j'espère que je serai complètement absous.

—Voyons, voyons, raconte-nous cela au plus vite.

Et tout en commençant à souper, Alfred se mit à raconter l'événement de la soirée.

Ses parents l'écoutaient, tout surpris, sa mère surtout, qui l'interrompit :

—Et je suppose que tu viens maintenant de chez Mlle Annie ?

—Certainement, c'était mon devoir d'y aller. Je savais que Mme Barley était seule et qu'elle serait embarrassée avec une fille malade. Je suis allé chercher un médecin. Annie en sera quitte pour quelques jours de repos ; elle a, paraît-il, quelques contusions sans gravité. Lorsque je l'ai quittée, elle reposait tranquillement dans son lit. Elle m'a exprimé le désir de te voir ce soir.

—Certainement, la pauvre enfant, j'irai la voir ce soir, dès que nous aurons fini de souper.

Puis Mme Rosewood éclata d'un bon rire satisfait.

—Voyez-vous, dit-elle, le cachotier qui s'échappe des demi-journées. On le croit à ses affaires et monsieur est tout bonnement à se promener avec les demoiselles.

—Oh ! oh ?

—Ce n'est pas la peine de t'en défendre. Le crime n'est pas grand, au contraire.

—C'est bien par hasard, je t'assure que j'ai rencontré Mlle Annie.

—Bien, bien, j'aime mieux le croire que d'aller y voir, ajouta malicieusement la mère.

—Comme tu voudras, fit Alfred en manière de conclusion.

Il préférait finir l'entretien de cette manière que d'être obligé de raconter à sa mère sa rencontre avec Marguerite et Henri, ce qui aurait provoqué des explications, que dans les circonstances présentes, il voulait éviter à tout prix.

Les changements de temps sont très subits dans l'île du Prince-Edouard. La veille, il avait fait une violente bourrasque de neige ; ce matin-là, l'atmosphère était douce et tranquille. Comme Alfred, après son déjeuner, s'apprêtait à retourner à son magasin, sa mère lui dit :

—Il fait un temps splendide, ce matin, tu serais bien gentil de faire faire une promenade en traîneau à cette pauvre Annie qui n'est pas sortie depuis plusieurs jours. Je suis sûr que le grand air lui fera du bien.

—Bien, fit simplement Alfred, qui n'osait rien refuser à sa mère, je vais atteler.

Un quart d'heure plus tard, Annie et Alfred allaient en traîneau, bien enveloppés dans de chaudes fourrures. Pourtant on eût dit une journée de printemps. Le soleil luisait comme un globe vermeil suspendu à une voûte d'azur. L'œil nu ne pouvait en supporter l'éclat. L'atmosphère était tiède. Les moineaux ragailardaient pépiaient à qui mieux mieux et s'enfuyaient à tire d'ailes le long du chemin. Des terre-neuve prenaient leurs ébats dans la neige, s'y roulaient à loisir et en sortaient tout blancs, métamorphosés en pierrots, puis ils fourraient leur museau noir dans la poudre blanche et en prenaient de larges lampées qu'ils semblaient savourer avec délices. La neige, fraîchement tombée et épaisse, offrait une bonne route aux traîneaux ; et les chevaux allaient bon train, les jarrets tout saupoudrés de blanc.

Annie semblait prendre plaisir à cette course rapide. Sa pâleur des derniers jours disparaissait peu à peu et une teinte rosée lui envahissait le visage. Elle était charmante ainsi, surtout lorsqu'un franc sourire venait s'épanouir sur ses lèvres. Parfois elle se penchait légèrement du côté de son compagnon pour lui faire une question.

—Oh ! voyez ces beaux arbres.

Alfred ralentit le pas de son cheval et tourna ses regards dans la direction que lui indiquait la jeune fille.

C'était un bouquet d'arbres dressant leurs têtes immobiles dans l'air recueilli du matin. Leurs branches, hier encore noires et dénudées, étaient couvertes en dessous d'une glace et formaient sur le fond bleu du ciel un réseau d'arabesques fantastiques, soulignées de longues lamelles d'argent.

Les sommets paraissaient comme des couronnes enrichies de diamants, de pierres précieuses, de rubis, d'émeraudes, de turquoises, resplendissant comme des prismes sous les rayons du soleil.

Puis, le long des branches, s'étaient des colliers aux perles précieuses, des rivières de diamants, des bracelets de porcelaines, des bagues étincelantes.

LOUIS TESSON.

A suivre

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 3 OCTOBRE 1891

## CARMEN

## PREMIERE PARTIE

(Suite)

Deux ou trois personnes coururent à la porte du jardin, l'ouvrirent et regardèrent dans la rue, avec l'intention bien arrêtée de poursuivre le colonel Ramirez, de le rejoindre et de le ramener de gré ou de force.

Mais la rue était sombre et déserte. Sans doute le fugitif avait déjà gagné la *Caia de l'Obispo*.

On dut renoncer à lui donner la chasse.

## IV

## CARMEN ET MORALÈS

Carmen la baladine avait quitté la maison de jeu, nous le savons, au moment précis, où le Mexicain dégainait et semblait ne devoir faire qu'une bouchée du Français et de sa petite épée.

Le musicien borgne, nous le savons également, la suivit presque aussitôt.

Il la retrouva dans la ruelle, en face de la porte du jardin, assise sur le gazon verdoyant, sans souci de tacher sa belle jupe blanche brodée. Ses coudes s'appuyaient sur ses genoux et sa tête se cachait dans ses deux petites mains.

Le borgne, dont l'œil unique n'avait pas encore eu le temps de s'habituer aux ténèbres, aurait passé près d'elle sans la voir, mais elle l'appela.

"Que diable fais-tu donc là, Carmen, lui demanda-t-il.

—Je pense....

—A quoi ?

—Ne le devines-tu pas ?

—Ma foi, non.... à moins que ce ne soit à la somme fort rondelette que nous avons gagnée ce soir....

—Ce n'est pas à cela....

—Alors j'y renonce.... plus fin que moi serait celui-là qui devinerait où va la pensée d'une femme....

—La mienne s'envole vers ce jeune homme qui m'a si courageusement défendue, tandis que tu m'abandonnais lâchement, mon frère !....

—Tu es une sottise, et ce jeune homme est un fou ! Refuser cent piastres pour un pauvre malheureux petit baiser, c'est absurde, et j'ai grand-peine à te le pardonner !.... Quant au señor Français, il s'est mis sans raison une ridicule affaire sur les bras, car tu ne courais aucun danger. Enfin, il t'a donné trois onces et je ne lui souhaite pas de mal.... c'est un caballero généreux....

—Moralès, sais-tu bien que peut-être, au moment où je te parle, son sang coule, et c'est pour moi....

—Rassure-toi, ma sœur, le colonel Ramirez n'est pas dangereux....

—Tu le connais donc ?

—Tout le monde le connaît à la Havane !—C'est un fanfaron hâbleur qui mène grand tapage, parlant très haut et à tous propos des terribles coups d'épée qu'il donne !.... mais, en réalité, il est plus poltron qu'un lièvre....

—En es-tu sûr ?....

—Parfaitement sûr....—Je parierais nos trois onces d'or contre un maravédis, qu'à l'heure qu'il est le colonel tremble devant le Français....—Es-tu rassurée, maintenant ?

—Un peu....

—Dans ce cas, rien ne nous retient ici....—Allons-nous-en....

—Va-t'en si tu veux, moi je reste....

—Dans la rue ?

—Oui, dans la rue.

—Tu perds la tête, ma pauvre Carmen !....

—Je ne crois pas.

—Mais, que veux-tu faire ?....

—Attendre ce Français.

—Caramba !.... l'attendre !.... et dans quel but !....—Est-ce que tu comptes lui parler ?

—En aucune façon.

—Alors, je ne comprends guère quel motif te peut retenir....

—J'en ai deux : le premier, c'est de m'assurer par mes propres yeux que ce jeune homme sortira de la maison sain et sauf....

—Et le second ?....

—C'est de le suivre, afin de savoir où il demeure et d'apprendre quel est son nom....

—Que t'importe !

—Ne suis-je pas ton frère, et n'ai-je pas le droit de t'empêcher de faire des folies ?....

—Qui te dit que j'en veuille faire !

—Mais il me semble....

—Il te semble mal.... et, quant à tes droits, tu sais bien que je refuse absolument de les reconnaître.... Je suis ta sœur, c'est vrai ; mais tu ne te souviens de notre parenté que pour empêcher bel et bien comme ta propriété légitime tout l'argent que je gagne par mes danses et par mes chansons.... Sans moi, que deviendrais-tu ?.... ce n'est pas ta voix, qu'elle soit belle, qui te ferait vivre.... Le lendemain du jour où je me séparerais de toi, il te faudrait mendier ou voler, tu le sais aussi bien que moi, mon pauvre Moralès....

Sans doute ces paroles étaient concluantes et sans réplique, car Moralès baissa la tête et ne répondit pas.

Carmen reprit :

"Cesse donc de faire étalage d'une autorité chimérique et que je conteste, n'oublie pas que tu ne saurais te passer de moi, et, par conséquent, lorsque je t'ai dit : *Je veux*, souviens-toi qu'il faut obéir !....

—En voilà assez, murmura le borgne avec une mauvaise humeur manifeste, agis à ta guise, puisque tu refuses de te laisser guider par mon expérience !.... Tu tiens à savoir où demeure le jeune Français ?....

—J'y tiens.

—C'est bon, on le suivra.... mais que dira Quirino ?....

—Quirino ne dira rien.

—Crois-tu ?

—J'en suis sûre.... et cela pour la meilleure de toutes les raisons, c'est qu'il ne saura rien.... toi seul pourrais lui apprendre ce qu'il doit ignorer, et tu ne parleras pas....

—C'est bon, c'est bon !.... grommela Moralès avec un redoublement de maussaderie, ce que femme veut, le diable le veut !.... Caramba !.... je me lave les mains des résultats de tes sottises !

Il s'assit à côté de Carmen sur le talus gazonné, et, pour occuper ses loisirs d'une façon agréable, il se mit à sputer mentalement le total formé par l'addition des réaux, des piastres et des onces qu'il avait dans ses poches. Sans doute ce total dépassait toutes ses espérances, car à plusieurs reprises cette bizarre grimace, qui chez lui remplaçait le sourire, se dessina sur ses lèvres minces.

Au bout de quelques minutes, Carmen tressaillit.

Une grande rumeur se faisait dans le jardin de la maison de jeu. Nous connaissons la cause de cette rumeur.

Le duel entre le Français et le Mexicain en était à son second acte.

Carmen reconnut les voix ; elle entendit le cliquetis du fer, et son cœur cessa de battre.

Bientôt retentit le bruit d'une course folle, puis les cris répétés de : *Vamos, cobarde !* Alors une masse noire, qui rappelait vaguement la forme d'un orang outang gigantesque, sembla tomber du ciel sombre sur la poussière de la ruelle et s'évanouit comme une vision fantastique.

Ramirez venait de franchir la clôture par ce bond prodigieux qui faisait tant d'honneur à l'élasticité de ses muscles, et il s'éloignait de toute la vitesse de ses longues jambes, comme un lièvre efflanqué qui sent une meute lui souffler au poil.

Carmen et son frère avaient reconnu le colonel.

"Quand je te disais qu'il n'était pas dangereux !

murmura Moralès, tu vois bien que j'avais raison.... comme il court !.... ah ! caramba !.... foi d'hidalgo, sa seigneurie est capable de forcer un chevreuil !.... c'est un joli talent qu'il possède là ! et bien utile ! quand le cœur manque, il est bon d'avoir des jambes !....

—Qu'est-il devenu ? demanda Carmen

—J'imagine qu'il galoppe à l'heure qu'il est dans la *Caia de l'Obispo*....

—Je ne l'ai pas vu sortir de cette rue....

—Moi non plus, mais il fait sombre, et sans doute il rasait prudemment les maisons....

—Moralès....

—Ma sœur ?....

—Ce Mexicain est un lâche qui fuit devant une épée, mais il doit jouer du couteau.

—Ça ne me paraît pas douteux

—Il voudra se venger du Français....

—La chose est possible.... je dirai plus, la chose est probable....

—Rien ne nous prouve qu'il ne vient pas de s'embusquer quelque part, à cent pas d'ici, attendant son adversaire pour l'assassiner....

—Cette nuit, je n'en crois rien.... il ne songe qu'à se sauver au plus loin et à se cacher de son mieux. Demain, par exemple, ta supposition pourrait fort bien se réaliser....

—Alors il faut que demain le Français soit prévenu de se tenir sur ses gardes....

—Et, qui le prévendra ?....

—Toi, mon frère....

—Non pas !....

—Pourquoi ?....

—Je n'ai nulle envie de me mettre sur les bras une querelle avec Quirino....

—Encore Quirino !....

—Mon Dieu, oui.... encore, et toujours !.... Il est plus jaloux qu'un tigre, ce Quirino, et rusé comme un serpent !....

—Je ne suis pas sa femme, après tout !....

—D'accord, mais il est ton fiancé, et je déclare que je ne donnerais pas un réal de la vie du Français si Quirino apprenait le premier mot de ce que nous faisons en ce moment, et surtout de ce que tu projettes de faire tout à l'heure...."

Les yeux de Carmen étincelèrent.

"Mais alors, murmura-t-elle, une fois mon mari, Quirino fera donc de moi son esclave ?....

—Pas précisément, répondit Moralès car ce garçon t'adore.... mais il sera défiant (c'est dans sa nature), il voudra te surveiller d'un peu près....

—Dans ce cas, tant pis pour Quirino.... je ne l'épouserai jamais ?....

—Il a ta promesse....

—Je la reprendrai....

—Il refusera de te la rendre....

—Nous verrons ! tu m'as dit souvent, Moralès, que j'avais dans les veines du sang des rois maures qui régnerent jadis en Espagne....

—Oui, cent fois oui, et c'est exact. Nous descendons, par la main gauche à la vérité, du grand Boaddil ! Je l'ai dit, je le répète, et je suis en mesure de le prouver....

—Tu vois bien que je suis née pour commander et non pour obéir !.... Par instant cet illustre sang dont tu parles se réveille dans mes veines et m'inspire des idées étranges !.... Je rêve la richesse et la grandeur !.... J'ai soif de posséder une immense fortune et de m'appeler d'un nom illustre !

Moralès se mit à rire.

"Caramba ! dit-il ensuite, sais-tu, petite, que ton ambition a de larges ailes !.... Richesse et grandeur !.... immense fortune et nom illustre ! rien que ça !.... Eh ! mois aussi j'aurais soif !.... par malheur il y a trop loin de la coupe aux lèvres.... nous aurons beau rêver les yeux ouverts, nous ne serons jamais que ce que nous sommes, de pauvres diables....

—Qui sait ?.... murmura Carmen, assez bas pour que son frère ne l'entendit point. Quand on a, comme moi, dix huit ans, l'esprit d'un démon et la beauté d'un ange, ne doit-on pas arriver à tout ?...."

Moralès reprit :

"Enfin, la conclusion de tout ceci ?

—La conclusion ? c'est que je n'épouserai pas Quirino.

—Prends garde, ma sœur, il se vengera !

—Sur moi, sur une femme ? allons donc ! s'il cherchait seulement à le faire, il serait plus lâche que le Mexicain qui fuyait là-bas tout à l'heure..."

Moralès fit entendre un grognement sourd, mais il ne jugea pas convenable d'exprimer tout haut sa pensée.

\* \*

Après la honteuse fugue du colonel Ramirez, le Français et les nombreux spectateurs du combat terminé d'une façon si burlesque rentrèrent dans maison de jeu.

Les parties de monte et de loteria recommencèrent aussitôt.

Le Français tenta de nouveau la chance, et à deux reprises il prit des cartons mais sans obtenir de nouvelles victoires.

Après la deuxième partie, il se leva et il s'approcha du croupier :

"Senor, lui demanda ce dernier, vous venez chercher vos rouleaux ?

—Oui.

—Les voici ; mais je vous répète qu'il est fort imprudent à Votre Seigneurie de s'en aller de nuit et chargé d'une somme aussi importante !...

—Vous avez donc beaucoup de voleurs, à la Havane ?

—A peu près autant que de pavés... si ce n'est plus.

—En effet, voici qui n'est point rassurant. Mais la police ?...

—La police ! répéta le croupier avec un sourire, Votre Seigneurie plaisante, à moins qu'elle ne connaisse guère notre ville...

—Je croyais avoir entendu dire que vous aviez des serenos ou veilleurs de nuit...

—Nous en avons sans doute, et je vous assure qu'ils ne sont jamais en retard pour toucher leurs appointements... mais...

—Mais, quoi ?

—Les serenos sont d'un naturel doux et timide ; ils redoutent les voleurs, et de crainte d'en rencontrer dans les rues, qu'ils seraient forcés d'arrêter ou qui les arrêteraient eux-mêmes, ils se couchent en même temps que le soleil.

—Les voleurs ne m'effrayent nullement, moi, et si j'en rencontre, tant pis pour eux..."

Tout en parlant, le Français emballait les rouleaux d'or dans son mouchoir, comme dans un sac.

"Décidément, Votre Seigneurie s'en va ? demanda le croupier.

—Décidément.

—Alors, je lui souhaite une heureuse chance...

—Merci."

Le Français fit quelques pas pour s'éloigner, mais il revint.

"Une question encore... dit-il.

—Je suis aux ordres de Votre Seigneurie.

—Pouvez-vous me donner un renseignement ?...

—A quel sujet ?

—Au sujet de ces baladins qui sont venus ici ce soir..."

—Ah ! Ah ! dit le croupier avec un nouveau sourire, je crois m'apercevoir que Votre Seigneurie porte quelque intérêt à la baladine... Une belle créature, sur mon âme ! Une taille de sirène !... des jambes d'Andalouse !... des cheveux de déesse !... Votre Seigneurie a donc remarqué tout cela ?

Le jeune homme fronça les sourcils et son visage reprit une expression hautaine.

"J'attendais une réponse, dit-il ensuite, et non pas une question !..."

—Que Votre Seigneurie m'excuse, balbutia le croupier confus, mais je ne sais en vérité que lui dire... Je ne puis la renseigner en aucune façon à propos des gens dont elle me parle.

—Vous ne les connaissez pas ?

—Non, señor.

—Cependant ils viennent quelquefois faire leur métier dans votre maison ?

—Je les ai vus ce soir pour la première fois... Peut-être sont-ils étrangers et seulement de passage à la Havane... Votre Seigneurie désire-t-elle que je fasse prendre des informations ?

—C'est complètement inutile.

—Du reste, que Votre Seigneurie me permette

de le lui dire, les créatures de cette sorte sont bien dangereuses partout, mais plus particulièrement à la Havane... J'ai l'honneur d'affirmer que je n'ai jamais entendu dire qu'une aventure avec une gitana se soit terminée sans coups de couteau..."

Le regard du Français devint souverainement dédaigneux et moqueur.

"Votre intention est bonne, fit-il, et je vous en remercie ; mais je crois savoir me conduire..."

Et, passant à son bras gauche les quatre coins noués ensemble du mouchoir rempli d'or, il sortit de la maison, puis du jardin, après avoir laissé tomber une poignée de réaux dans la main du nègre Jupiter, qui dormait d'un calme et profond sommeil dans son grand fauteuil à bascule.

V

OU L'ON VOIT UN VILAIN RENARD PRIS AU PIÈGE QU'IL AVAIT TENDU

Carmen ne s'était pas trompée en disant à son frère, à propos du Mexicain Ramirez : *Je ne l'ai pas vu sortir de cette rue...*

Le prétendu colonel, après avoir franchi la clôture comme un cheval de race vigoureusement élevé par son jockey dans un steeple-chase, continua à courir de toute la vitesse de ses longues jambes du côté de la Caïa de l'Obispo.

Nous savons que personne ne s'était mis à sa poursuite, mais, affolé par la terreur et aussi par la cuisante douleur du coup d'épée qu'il avait reçu au dernier moment, les oreilles remplies de bourdonnements confus, il croyait entendre sur ses talons le bruit des pas rapides de son terrible adversaire tout prêt à l'achever en lui passant au travers du corps cette aiguille à tricoter pour laquelle il avait fait profession d'abord d'un si profond mépris.

Cette conviction lui donnait des ailes ; mais le malheureux Mexicain s'épuisait en raison même de l'impétuosité de sa course.

Au bout de quelques secondes la respiration lui manqua, ses jambes se déroberent sous lui, il sentit qu'il allait tomber et que, même pour sauver sa vie, il était complètement incapable de faire dix pas de plus...

Comment donc se dérober à cet ennemi redoutable qu'il se figurait acharné sur sa trace ?...

Le Mexicain se trouvait en ce moment presque à l'extrémité de la ruelle.

Sur sa gauche s'élevait une petite maison abandonnée depuis longtemps et presque en ruines. Le toit s'effondrait sous le poids des mousses et des plantes parasites dont il était chargé. Le zagal n'avait plus de porte.

Ramirez rassembla toutes ses forces. Il fit un bond de côté et se trouva dans l'intérieur du couloir étroit et obscur.

Là il se laissa glisser sur ses genoux et, roidissant ses bras, il tendit vers l'entrée du zagal la pointe de sa longue épée.

"Au moins ainsi, se dit-il, si le Français damné qui me poursuit veut entrer pour se jeter sur moi, il s'enferra lui-même !"

Nous savons déjà que le Français ne devait pas venir s'enfermer.

"Sans doute il me guette auprès de la porte ! pensa le Mexicain, il espère me surprendre à l'improviste... mais, devrais-je rester ici jusqu'à demain, je déjouerai sa ruse !"

Quelques minutes se passèrent ; puis un quart-d'heure, puis une demi-heure. Les forces du colonel étaient revenues, sinon son courage, car le courage n'avait jamais existé.

Le Français continuait à ne point paraître.

Ramirez, l'épée toujours tendue en avant, prit le parti de se relever et fit un pas, puis deux ; il atteignit l'entrée du zagal, et, se hasardant à passer sa tête au dehors avec des précautions infinies, il explora du regard les profondeurs de la ruelle.

Tout était sombre, silencieux et désert.

Le colonel prit le temps de se convaincre que bien évidemment son adversaire ne se cachait point dans quelque enfoncement obscur, pour l'épier et pour le surprendre.

Une lueur fauve rayonna dans ses prunelles phosphorescentes.

"Il n'a pas osé me poursuivre plus longtemps murmura-t-il, je suis sauvé !... rien ne m'empêche, maintenant, de regagner mon logis..."

Il allait quitter la maison, mais soudain une réflexion l'arrêta.

"Ah ! se dit-il, j'aurai ma revanche ! il ne pense plus à moi, ce Français maudit ! il est tranquille et sans défiance ! il a gagné ce soir une somme énorme, et tout à l'heure, sans doute, il passera devant cette maison en emportant son or !..."

Un sourire d'une expression féroce et sinistre crispait les lèvres du Mexicain, qui, s'adossant à l'un des montants de la porte, resta debout et immobile dans l'ombre du zagal, sa gigantesque épée à la main.

La hideuse silhouette du bandit se noyait dans les ténèbres environnantes.

Rien ne révélait la présence de ce lâche assassin attendant sa victime.

A deux cents pas de lui se trouvaient Carmen et Moralès, ayant, eux aussi, l'oreille et l'œil aux aguets.

Une heure s'écoula.

Au bout de ce temps Carmen tressaillit de nouveau.

Elle venait d'entendre la voix du Français fredonnant l'air d'une chansonnette parisienne, sous les arbres du jardin de la maison de jeu.

La porte de ce jardin s'ouvrit, et le jeune homme s'engagea d'un pas délibéré dans la ruelle ; son mouchoir plein d'or se suspendait à son bras gauche, et sa main droite s'appuyait sur la garde de la petite épée dont il savait si bien se servir.

Malgré l'obscurité, on peut être en raison même de l'obscurité, ses vêtements blancs et son large chapeau de paille attiraient et fixaient le regard.

"C'est lui... murmura Carmen d'une voix étouffée à l'oreille de Moralès.

—Caramba !... je le vois bien !... répondit ce dernier du même ton.

—Suivons-le...

—Une minute de patience, donc ! laissons lui prendre assez d'avance pour qu'il ne se doute point que nous marchons sur sa piste..."

Carmen fit un geste d'impatience, mais elle attendit.

Lorsque le Français se fut éloigné d'une centaine de pas, Moralès se leva en disant :

"Maintenant, allons !..."

Le feuillage épais des grands arbres qui formaient au-dessus de la ruelle, en certains endroits, une voûte impénétrable, arrêtait au passage les rayons de la lune. C'est à peine si Carmen et Moralès distinguaient dans l'ombre la casaque blanche du jeune homme, mais ils entendaient toujours le murmure de la chanson qu'il fredonnait.

Involontairement, instinctivement peut-être, Carmen allongeait son pas de façon à diminuer la distance qui la séparait du Français.

Moralès la suivait en haussant philosophiquement les épaules, en enfonçant sur sa tête chauve son large sombrero, et en murmurant entre ses dents :

"Oh ! les femmes !... les femmes !... funeste engeance !... caramba !... il plaît à celle-ci de faire des sottises, et qui sait si ce n'est point à moi que Quirino s'en prendra !... Foi d'hidalgo, je donnerais nos trois onces d'or pour que Carmen n'ait pas rencontré ce Français !..."

Tout à coup Moralès fut arraché brusquement aux conclusions de son monologue.

La main tremblante de sa sœur se cramponnait à son bras et la voix presque indistincte de la jeune fille murmurait à son oreille avec une expression d'indicible épouvante :

"Regarde !... regarde !..."

Moralès, qui jusqu'alors avait marché la tête baissée, leva les yeux, et, après avoir regardé, il articula son exclamation favorite :

"Ah ! caramba !..."

Voici ce qui se passait en avant.

Le Français venait d'arriver à la hauteur de la mesure dans laquelle se cachait le Mexicain. En ce lieu le feuillage plus éclairci tamisait quelques pâles et obliques rayons de la lune, qui, sans dissiper les ténèbres, les rendaient cependant moins profondes.

"Le voici ! pensa le colonel avec une effroyable

joie, l'imprudent !... il est seul !... il se livre lui-même !... je le tiens maintenant comme le jaguar tient la gazelle !... ni Dieu ni le diable ne sauraient l'arracher de mes griffes !... Dans une seconde mon sang versé par lui sera payé doublement, avec du sang et avec de l'or !..."

Le jeune homme avançait toujours.

Quand il eut dépassé de quelques pas l'entrée du zagal, Ramirez se détacha sans bruit de la muraille dans laquelle il semblait inscrit.

Deux de ces enjambées comme il savait les faire le portèrent si près du Français qu'il aurait pu le toucher sans étendre la main.

"Je vais l'étourdir d'abord ! se dit-il, c'est le plus sûr... Ensuite, et tout à loisir, je chercherai son cœur avec la pointe de ma bonne épée !..."

Il leva son arme lourde de massive et la brandit au dessus de sa tête du jeune homme, comme fait le boucher de la barre de fer qui doit frapper le taureau entre les cornes et le tuer d'un seul coup.

A cette minute suprême, un cris terrible de Carmen retentit derrière le Mexicain.

La jeune fille avait tout vu, tout compris, tout deviné.

"Il est perdu sans toi ! dit-elle à Moralès en le poussant en avant de toute la force de ses petites mains, va donc, et sauve-le !..."

Le borgne, obéissant passivement à cette voix impérieuse et suppliante à la fois, tira du fourreau sa rapière énorme et ouvrit le compas de ses longues jambes qui pouvaient lutter avec avantage contre celles de Ramirez lui-même.

Troublé par le cri si complètement inattendu de Carmen, le Mexicain avait senti sa main trembler.

La menaçante lame n'en était pas moins descendue avec la rapidité de l'éclair sur la tête du Français, qui roula foudroyé dans la poussière comme une masse inerte.

Avant de se pencher sur sa victime pour l'achever et pour la dépouiller, le Mexicain se retourna plein d'épouvante afin de reconnaître la nature du péril qui le menaçait par derrière.

Il entrevit à dix pas à peine une longue figure bondissante dont les intentions étaient certainement hostiles. Le grand corps osseux de Moralès prenait dans l'obscurité une apparence effrayante et presque fantastique.

Ramirez, défaillant d'effroi, voulait avoir recours à son moyen habituel de salut, la fuite.

Il tourna les talons et prit son élan.

Mais il était déjà trop tard. Moralès, lancé à la manière d'un boulet de canon, le gagna de vitesse en moins d'une seconde, et, l'atteignant entre les deux épaules avec la pointe de sa flamberge incommensurable, le renversa, troué comme un papillon que traverse une épingle, à côté du corps inanimé du Français.

Ramirez, cloué au sol par cette pointe vengeresse, se tordit en poussant des gémissements inarticulés. Une convulsion terrible agita ses membres, un flot de sang jaillit de sa bouche, ses bras soulevés battirent la poussière en retombant...

Tout cela fut court. L'immobilité de la mort remplaça presque instantanément les torsions de l'agonie. Le Mexicain venait de rendre sa vilaine âme au démon, son véritable propriétaire.

En ce moment, Carmen arrivait haletante.

"Eh bien ? demanda-t-elle d'une voix étranglée, eh bien ?..."

"C'est fini, répondit Moralès avec le plus grand calme, tout en dégageant son épée et en arrachant une touffe d'herbes enfin d'en essayer la lame, c'est fini... il est mort..."

"Le malheureux !... balbutia la jeune fille, croyant que son frère parlait du Français, oh ! le malheureux !"

"Caramba ! s'écria le borgne, voilà bien les femmes ! Elles vous chargent de tuer un homme, et, quand l'homme est mort, elles le plaignent !... caramba !..."

Puis, changeant de ton, il ajouta :

"Voyons, Carmen, en m'envoyant courir sus au colonel, tu n'ignorais pas que la chose tournerait mal pour lui ou pour moi... Est-ce donc moi que tu voudrais voir couché à sa place, et lui debout à la mienne..."

"Eh ! qui s'occupe de ce misérable ?"

"Ah ! ça, de qui donc est la question ?"

"Tu le sais bien, de lui... du jeune homme. N'est-ce point de lui que tu viens de dire : *il est mort ?*..."

"Ma foi non. Pourquoi diable serait-il mort ? Ou je me trompe fort, ou le temps a manqué à Ramirez pour l'expédier. Je crois qu'il n'a reçu qu'un simple coup de plat d'épée sur la tête.

"Pourtant, cette immobilité ?"

"Un évanouissement, voilà tout... Est-ce qu'on meurt de cela ? J'en ai reçu bien d'autres, et je suis vivant..."

Moralès et Carmen s'agenouillèrent tous deux auprès du corps du Français, mais dans des intentions absolument différentes.

Carmen voulait, en appuyant sa main sur le cœur, chercher les battements de la vie.

Moralès se proposait tout simplement d'explorer les poches.

Le frère et la sœur poussèrent en même temps une exclamation de joie.

La main de la jeune fille venait de sentir une pulsation légère, mais parfaitement distincte.

Celle du borgne avait rencontré le mouchoir gonflé de rouleaux.

"Il est vivant ! s'écria Carmen.

"Si ce sont des onces d'or, murmura Moralès, ma fortune est faite."

Avec une rapidité, fruit d'une longue expérience, il dénoua les coins du mouchoir et glissa les rouleaux dans les poches béantes de sa veste et de sa culotte.

Ceci fait, il se souvint de la bourse de soie pleine d'or que le colonel avait exhibée pour montrer à la baladine qui était en état de lui payer cent piastres un baiser.

Il chercha cette bourse et n'eut point de peine à la trouver,

"Caramba ! balbutia-t-il avec une sorte de délire, encore deux ou trois aventures comme celle-ci, et je serai le plus riche capitaliste de la Havane !... Béni sois-tu cent fois, cher colonel, illustre défunt, qui me procure cette aubaine !"

Tandis que l'avidité de Moralès se livrait à petit bruit aux transports de sa joie, la main de Carmen reposait toujours sur le cœur du Français, dont les battements devenaient de plus en plus accentués et réguliers.

Entre la fine batiste de la chemise et la toile de la casaque, les doigts déliés de la jeune fille rencontrèrent un objet d'un très petit volume, une sorte de portefeuille à fermoir de métal.

Dans la chute du Français ce portefeuille avait coulé d'une poche intérieure de la casaque.

Carmen le prit et le glissa dans les plis de son corsage.

"Moralès, dit-elle ensuite, il est impossible que nous laissions là ce pauvre jeune homme..."

"Et que diable veux-tu que nous fassions de lui, ma chère sœur ?"

"Tu es fort, Moralès, prends-le dans tes bras et porte-le."

"Je le porterais volontiers, mais où ?... nous ne connaissons pas sa demeure."

"Dans la première maison que nous trouverons ouverte. On ne refusera point de lui donner les soins que réclame son état."

"A cette heure de la nuit les maisons sont fermées."

"Eh bien, nous irons jusqu'à la nôtre."

"Il ne manquerait plus que cela ! s'écria Moralès. Pour peu que Quirino fût à rôder aux alentours, selon sa coutume, il se mettrait incontinent la jalousie en tête et poignarderait bel et bien ton protégé."

"Mais alors que faire ?"

Moralès ne répondit rien et prêta l'oreille.

"Est-ce que tu n'entends pas quelque chose ? demanda-t-il après avoir écouté, là-bas... dans la profondeur de cette rue, il me semble que je distingue le bruit des pas de plusieurs personnes."

Presque en même temps, à un coude formé par la ruelle dans la direction indiquée par le musicien, on vit apparaître des lumières qui s'avancèrent lentement.

"J'étais bien sûr de ne point me tromper, reprit Moralès, voici des gens qui nous tireront d'embarras et qui secourront le jeune homme beaucoup mieux sans doute que nous ne pourrions le faire nous-mêmes..."

"Et si c'étaient des malfaiteurs !..."

"Des malfaiteurs avec des flambeaux !... c'est peu probable..."

"Enfin, nous allons les attendre... leur parler..."

"Les attendre ! caramba ! deviens-tu folle ?... Ils approchent... vite... vite... cachons-nous dans le zagal de cette maison abandonnée..."

"Nous cacher ?... pourquoi ?..."

"Parce que je n'ai point envie qu'on m'accuse d'avoir assassiné ces deux hidalgos pour les dépouiller ensuite..."

"L'accuser ?..."

"On n'y manquerait pas !..."

"Mais tu es innocent..."

"Eh !... certainement je suis innocent..."

Mais comme il me serait tout à fait impossible de le prouver, pour deux raisons, la première, c'est que le Français ne sait même pas par qui il a été assassiné, et la seconde, c'est que c'est bien moi qui, pour venger le Français, ai perforé le Mexicain, on me condamnerait le mieux du monde, et je ne veux pas de ça, caramba !... J'ai déjà été pendu... je tiens à ne point recommencer !..."

Tout en parlant, Moralès saisit le bras de sa sœur, qu'il entraîna vivement dans la maison déserte.

## VI

## LE FRÈRE ET LA SŒUR

Au moment où le frère et la sœur venaient de disparaître dans le zagal, les lumières signalées par Moralès se rapprochaient.

Bientôt il fut possible de distinguer un cortège composé de cinq personnes, nous pourrions même dire de six.

Deux nègres d'une ébène irréprochable soutenaient sur leurs épaules les brancards d'un palanquin de bambous aux rideaux de soie. A droite et à gauche de ce palanquin, deux autres nègres portaient des torches.

Enfin, à huit ou dix pas en avant, un domestique blanc, de haute taille, marchait d'un air majestueux, comme il convient à un valet de confiance, une carabine sous le bras et trois ou quatre pistolets passés dans la ceinture qui serrait autour de ses reins sa casaque de livrée.

La sixième personne était une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, parfaitement belle, étendue dans le palanquin avec toute la nonchalance d'une créole, et agitant autour de son frais et gracieux visage les plumes aux mille couleurs de son large éventail.

Cette jeune fille portait une robe de mousseline d'un rose pâle qui l'enveloppait comme un nuage vaporeux. Un *rebozo* rayé de pourpre et de blanc couvrait ses épaules virginales. Les nattes épaisses de ses cheveux d'un brun fauve à reflets dorés encadraient délicieusement sa figure et faisaient ressortir l'éclatante blancheur de son teint et le doux éclat de ses grands yeux bleus aux prunelles chatoyantes.

Autour de ses poignets délicats se tordaient les quadruples rangs de bracelets de corail rose à grains énormes.

A suivre

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone, Bell, 7283.

CHOSSES ET AUTRES

LE TABAC. — Pourquoi permettez-vous à vos enfants de fumer ?

Un jeune homme ne doit pas fumer avant que son organisation physique soit solide, ce qui n'a lieu, généralement, qu'à 18 ou 19 ans.

L'enfant fumeur retarde chez lui (lorsqu'il ne l'arrête pas), le développement du corps.

L'enfant fumeur s'expose à perdre la vue.

L'enfant fumeur, s'il crache quelque peu, se prépare de nombreuses indigestions.

L'enfant fumeur, règle générale, ne brillera pas au collège.

L'enfant fumeur sera facilement un ivrogne. La nicotine, poison du tabac, trouve de fait, comme tous les poisons végétaux, un antidote naturel dans l'alcool.

Qui nous délivrera de la pipe chez les enfants ?

Deux enfants viennent de mourir à la Prairie-du-Chien, Wisconsin.

L'analyse chimique fait voir qu'ils ont été empoisonnés et par l'abus qu'ils ont fait des cigarettes, et par l'arsenic employé dans la fabrication de certain papier à cigarettes.

Ces accidents sont plus fréquents qu'on ne pense.—F. A. B.

AVIS AUX MÈRES.—Le " sirop calmant de Madame Winslow " est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin " s'épanouit comme un bouton de fleur. " Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amoindrit les genives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

NEUF LONGUES ANNÉES

Mme John McLean écrit de Barrie Island, Ont., 4 mars 1889, comme suit : Comme j'ai énormément souffert de névralgies pendant les 9 dernières années et que j'ai été consolée d'essayer l'Huile de Saint-Jacob, je suis à même de le recommander de toutes mes forces, comme étant le meilleur remède contre ce mal, va que son usage m'a procuré un soulagement complet.

IL VAUT SON PESANT D'OR !

Le remède le plus merveilleux qui ait jamais été vendu en Canada, c'est le Vin à la Cécile de Hère, du Dr Ed. Morin. Il a fait plus pour soulager et guérir que tout les autres préparations, et j'ai eu un remède n'a été honoré de tant de certificats. Il en arrive chaque jour démontrant son efficacité supérieure et prouvant sans le moindre doute qu'il mérite entièrement la confiance que le public a placée en lui. Pourquoi ce remède est-il honoré d'une telle faveur ? C'est parcequ'il possède véritablement toutes les vertus que les propriétaires réclament pour lui.

Il n'y a que quelques années qu'il est en vente et déjà on le trouve dans presque chaque maison de la Puissance, il est devenu la préparation la plus populaire et a gagné la reconnaissance de tous ceux qui souffrent à un degré quelconque d'affections des organes de la respiration, telles que : Toux opiniâtres, Bronchites rebelles, Crachements persistants, Saignements de sang, Consommation.

Demandez-le à votre pharmacien

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS. LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME  
Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

Elixir Resineux Pectoral



Voulez-vous ne plus tousser ? Faites usage de l'Elixir Resineux Pectoral, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Poumons. De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation. A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant :

Montréal, 27 mars 1889.

Après avoir pris connaissance de la composition de l'Elixir Resineux Pectoral, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des poumons en général.

N. FAFARD, M. D.  
Professeur de chimie  
à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire  
Joliette, P. Q., Canada.

OXYR

Guérit les nerfs et le cerveau ; c'est-à-dire le siège des principales maladies : La dyspepsie, la consommation, le manque de force, les erreurs de jeunesse, la maladie de cœur, de foie, des reins ; donne une vie nouvelle à tout le corps. En vente chez S. LACHANCE 1530, rue Ste-Catherine. Ou envoyer sur réception du prix 35c. OXYR AG'Y, P. O., box 748, Montreal, P. Q.

25, rue St-Pierre, Montréal

Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre Sirop de Térébenthine. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements

Votre tout dévoué,

C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I

EMPLOYEZ LES EXTRAITS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers importants

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

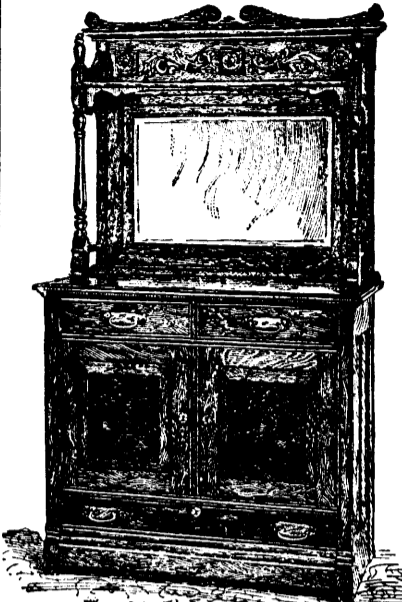


C. ALFRED CHOUILLOU,  
Agent General Pour le Canada. — MONTREAL.

RENAUD KING & PATERSON

-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE

— Seulement \$22. —

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

EOOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN

Artiste-peintre.

No 62, rue St-Jacques, Montréal



Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. +\*11.45 a.m., 4.15 p.m.  
Portland, Boston, —\*9.00 a.m., +\*8.15 p.m.  
Toronto —\*9.20 a.m., +\*8.45 p.m.  
Detroit, Chicago, etc. +\*8.45 p.m.  
S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +\*11.45 a.m.  
Montréal Jct, St-Anne, Vaudreuil, \*9.20 a.m., 12.30 p.m., 4.15 p.m., 5.15 p.m., 6.15 p.m., +\*8.45 p.m.—11.20 p.m. samedi seulement.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de 1.30 p.m.  
St-Jean, Sherbrooke, \*9.00 a.m. 4.00 p.m. +\*8.30 p.m.  
Winchester, \*9.20 a.m. 5.15 p.m. +\*8.45 p.m.  
Newport, \*9.00 a.m., 5.45 p.m., +\*8.15 p.m.  
Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., +\*8.30 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, \*8.25 a.m., \*8.30 p.m. et \*10.00 p.m.  
Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.  
Ottawa, \*8.50 a.m., 4.40 p.m. \*8.40 p.m.  
Winnipeg et Vancouver, \*8.40 p.m.  
St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.  
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.  
Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.50 a.m., 3 p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. 6.20 p.m.—Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

|| Samedis exceptés. + Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours le semaine seulement tel qu'indiqué. \* Chars-palais et chars-dortoirs. † Les trains laissant Montréal les samedis ne font joint connection § Dimanches seulement.

BUREAUX des BILLETS à MONTREAL

266, rue St-Jacques et aux Gares

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Blury.

ANNONCEURS

Si vous désirez annoncer quelque chose en tout temps écrivez à GEO. P. ROWELL & Co., No. 10 Spruce St., New-York.

Toute personne ayant besoin d'information sur la meilleure manière d'annoncer ferait bien de se procurer une copie du Book for Advertisers, 368 pages, envoyé franco sur réception d'une piastre.

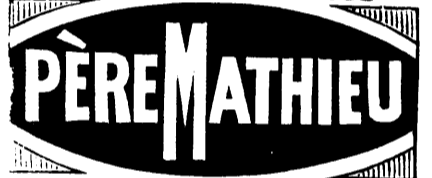
Ce livre contient une soigneuse compilation des meilleurs journaux et publications et une foule d'informations sur les prix et autres choses qui touchent aux affaires d'annonce.— Adresse : ROWELL'S ADVERTISING BUREAU, 10 Spruce St., N. Y.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour : cheveux, Indispensable pour les familles. 25 cts a bouteille

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien.  
191 rue St-Laurent

Le Remède du



Guérit radicalement et promptement l'INTEMPÉRANCE et déracine tout désir des liqueurs alcooliques.

Prix : \$1.00



Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant à THE DR. WILLIAMS MED. CO., Brockville, Ont.

MAISONS RECOMMANDEES

**NEW-YORK**  
**Hôtel Lantelme**  
 40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés

**GEORGES CHARTRAND**  
 1634, Notre-Dame  
 Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

**HOTEL JACQUES-CARTIER**  
 23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER  
 Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.  
 J. P. MARTEL, Prop. Montréal

**ROY & L. Z. GAUTHIER,**  
 Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro  
**180 - RUE SAINT-JACQUES - 180**  
 Edifice de la Banque d'Épargne  
**VICTOR ROY** L. Z. GAUTHIER  
 Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

**A. PREFONTAINE,**  
 ARCHITECTE  
 Successeur de feu Victor Bourgeau  
**12, Place d'Armes, Montréal**

**V. LACOMBE,**  
 Architecte et Mesureur  
 897, RUE STE-CATHERINE  
 Entre les rues Delorimier et Parthenais  
 Montréal

**J. EMILE VANIER**  
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)  
 INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
**167, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal**  
 Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

**B. CHALIFOUX**  
 ARTISTE-PHOTOGRAPHE  
 Spécialité pour vues groupes, agrandis dans toutes es dimensions.  
 S'adresser : 437, Lagauchetière, Montréal.

**J. B. RESTHER & Fils,**  
 ARCHITECTES  
 Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial  
**107, RUE SAINT-JACQUES**  
 Tél. 611 1800 MONTRÉAL

**DR J. LABONTE**  
 CHIRURGIEN-DENTISTE  
 258, RUE ST-LAURENT  
 Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

**G. MANN**  
 ARCHITECTE  
 New - York Life Building  
 Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820

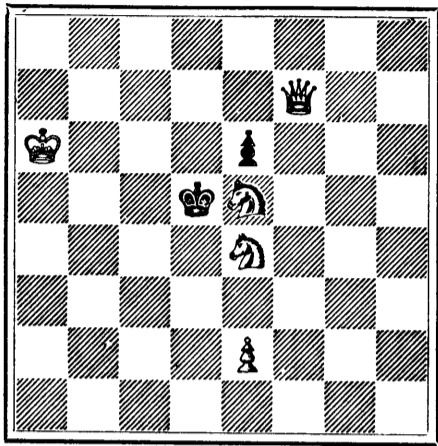
**Saint-Nicolas**, Journal illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 16 rue Soufflot Paris (France).

**HARTSHORN'S**  
**SELF-ACTING**  
**SHADE ROLLERS**  
 Beware of Imitations.  
 NOTICE OF THE GENUINE HARTSHORN LABEL  
 Insist upon having the HARTSHORN.  
 SOLD BY ALL DEALERS.  
 Factory, Toronto, Ont.

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.

**PROBLEME No 7**  
 Composé par M. J. E. Narraway, Ottawa.  
 Noirs—2 pièces



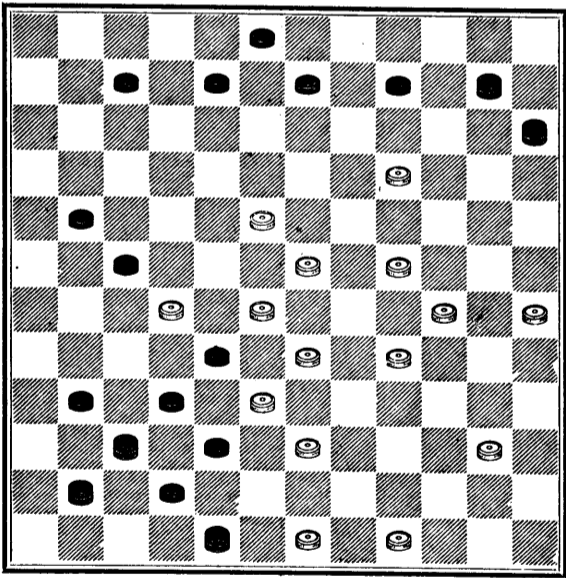
Blancs—5 pièces  
 Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

**PARTIE D'ECHECS — (Défense Sicilienne)**

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
J. H. BLACKBURNE	M. JEPSON	J. H. BLACKBURNE	M. JEPSON
1 P 4 R	1 P 4 FD	11 D 3 C	11 P 5 F
2 C 3 FR	2 P 3 R	12 D 3 T	12 CD 2 R
3 P 4 D	3 P 4 F	13 C 5 CR	13 P 3 TR
4 P 5 R	4 P pr P	14 CD 4 R	14 P 4 D
5 D pr P	5 C 3 FD	15 C 6 F, éch (a)	15 R 1 T
6 D 4 TD	6 F 4 F	16 D 5 T	16 C pr P
7 F 3 D	7 D 3 D	17 F pr P	17 C pr F
8 Roquent	8 Cl 2e R	18 D 7 F (b)	18 D 1 D
9 C 3 F	9 Roquent	19 F 7 F	19 Abandonnent
10 D 4 TR	10 C 3 C		

(a) Bien joué ; si le cavalier est pris, les blancs ont au moins la partie nulle.  
 (b) Tout cela est bien joli, d'autant plus joli que M. Blackburne jouait sans voir.  
 La plupart des pièces sont prises, mais aucune ne peut l'être sans perte pour les noirs.

**PROBLEME DE DAMES No 7**  
 Composé par M. Napoléon Contant, Montréal.  
 Noirs—17 pièces



Blancs—15 pièces  
 Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES No 6		SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS No 6	
Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
59 à 53	43 à 32	1 C 7 R, échec déc.	1 R pr C
41 à 36	29 à 42	2 D 7e D, échec et mat.	
48 à 41	35 à 46		Si : 1 R 2 F
67 à 61	56 à 67		
58 à 52	32 à 40	1 D 7e T D, échec et mat.	
69 à 62	46 à 50		
57 à 50	67 à 45		
70 à 64	59 à 57		
62 à 1	19 à 8		

1 à 22 partie gagnée  
 Solution de l'énigme No 10.—Le mot est : Lacet.  
 Solution de la charade No 11.—Le mot est : Ecrit, eau ; Ecriteau.  
 Solution du logogriphe No 12.—Les mots sont : Cannibal et Annibal.  
 Solutions justes des jeux d'esprit.—Mlle Marie Hudon, Mlle Georgine Levêque, Mlle O. Vermet, Montréal ; R. A. L. E., Beauce ; Raoul Laurier Collège Saint-Laurant ; Mlle R. E. Richard, Warwick ; A. McKay, Québec.  
 Solutions justes du problème Dames.—U. R., Ottawa ; J. Dupuis, I. S. Lafontaine, Montréal ; Ovide Lacaille, St-Henri ; Un amateur, Ottawa ; F. Vermette, Montréal.

**ST JACOBS OIL**  
 TRADE MARK.  
**LE GRAND REMÈDE**  
 CONTRE LA DOULEUR  
 GUÉRIT :  
**RHUMATISME**  
 NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO,  
 DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX  
 MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS  
 MAUX DE GORGE  
 ENROUEMENT, ENGELURES,  
 ENTORSES, FOULURES,  
 CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.  
 En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la malle sur réception du prix.  
 THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.  
 Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

**MAISON BLANCHE**  
 65 RUE ST-LAURENT  
 Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas.  
 Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

**Pourquoi**  
 Les Pilules d'Ayer sont-elles si renommées? C'est que, toujours dignes de confiance, comme médecine cathartique, elles ne laissent jamais de suites mauvaises. Elles sont purement végétales et entièrement exemptes de calomel ou de toute autre drogue dangereuse; et que le malade soit jeune ou vieux, elles peuvent être administrées hardiment.  
 Dans les États de l'Ouest et du Sud, où les désordres du foie sont si fréquents, les Pilules d'Ayer ont donné la preuve d'un inestimable bienfait. D. W. Baine, New-Berne, N. C., écrit: "J'ai souffert longtemps avec des maux d'estomac et du foie. J'essayai différents remèdes, mais n'en reçus aucun allègement jusqu'à ce que je commençasse à prendre des Pilules d'Ayer. Ces pilules me soulagèrent sur-le-champ. Je les pris pendant quelques mois et ma santé est complètement revenue."  
 Dans toute la Nouvelle Angleterre, après les maladies pulmonaires, les maladies de l'Estomac et des Intestins sont celles qui prévalent le plus.

**La Dyspepsie**  
 Et la Constipation sont presque universelles. M. Gallacher, chimiste-expert, de Roxbury, Mass., qui a longtemps souffert de la Dyspepsie, écrit:  
 "Un de mes amis me persuada d'essayer des Pilules d'Ayer, et après en avoir pris une boîte, sans beaucoup de profit, j'étais disposé à ne plus en faire usage; quand il m'engagea à persévérer à les prendre, et avant d'avoir fini la seconde boîte, je commençai à ressentir un soulagement. Je continuai à les prendre par intervalles, jusqu'à ce que j'eus fait usage de onze boîtes. Qu'il suffise de dire, que je suis maintenant bien portant et reconnaissant à votre chimie, qui dépasse la mienne."  
 La tête et l'estomac sont toujours en sympathie; de là la cause de la plupart de ces maux de tête douloureux, auxquels tant de personnes, spécialement les femmes, sont sujettes. Mme. Harriet A. Marble, de Poughkeepsie, N. Y., écrit que pendant des années elle était martyre du mal de tête, et jamais n'avait rien trouvé qui lui donna plus qu'un soulagement temporaire, jusqu'à ce qu'elle commençât à prendre des Pilules d'Ayer, et que depuis lors, elle jouit d'une santé parfaite.  
**Ayer's Pills,**  
 Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.



# ANNONCE DE John Murphy & Cie

## GANTS DE KID

Gants de kid, 4 et 5 boutons, réduits à 50c la paire. Gants de kid, 4 boutons, ligne "Mariette" à 70c.

## NOTEZ BIEN

Notez bien que cette ligne "Mariette" est sans égale à Montréal, et que c'est à nos magasins seulement que vous pouvez l'acheter.

Gant de kid Empress à \$1.25 la paire, chaque paire garantie.

## REMARQUEZ BIEN

Remarquez bien que chaque paire de Gants Empress qui se déchirent en les mettant, ou qui ne donne pas un ajustement parfait "Misfit" est remplacé par une autre paire sur demande de l'acheteur.

Gants de kid "Cherette" \$1.50. La meilleure sur le marché.

## UN JOB

Un lot de gants de kid "Suède." Longueur 6 boutons, achetés et vendus "Job" Valant \$1.25 la paire, vendus 75c la paire. Demandez cette ligne.

Demandez nos satchels "Châteline" en cuir, garantis, pour 40c chaque.

# JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

# LE GRAND TRONC EXCURSIONS !

Des billets aller et retour seront émis à Montréal aux prix réduits ci-dessous.

## EXCURSION D'AUTOMNE dans l'Ouest

Port Huron et Detroit et retour \$10.00; Cleveland et retour \$12.00; Saginaw et Bay City, et retour 13.00; Grand Rapids, et retour 14.00; Chicago, Cincinnati et Milwaukee, et retour 15.00; Saint-Paul, Minneapolis et Duluth, (tout par chemin de fer) et retour 39.00; St. Paul, Minneapolis et Duluth et retour via Grand Haven et le bateau 37.00; St. Paul, Minneapolis et Duluth et retour via le lac jusqu'à Ste-Marie 40.50; Duluth, par voie du lac et retour 40.00.

Les billets seront bons pour le retour jusqu'au 19 oct. 1881.

Billets émis à des taux proportionnels des autres stations.

S'adresser aux agents de la Compagnie et aux bureaux de billets, Gars Bonaventure et 143 rue St. Jacques.

L. J. SEARGEANT,

W.M. EDGAR

Gérant Général.

Ag. Gén. des Passagers.

# MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c; Circassienne, valse, G. Maccaillou, 20c; Heroïne, valse, W. H. Ashley, 20c; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c; Mariouette, polka, F. Behr, 20c; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst 20c; Race Course, galop, C.-D. Blake 20c; Marche Fantastique, A. Latour 15c Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. YON,

1898 rue Sainte-Chatherine.

Le Musée des Familles, publication bimestrielle. Conditions d'abonnement: Un an (à partir du 1er janvier 1889): Paris, 14 francs, Département, 16 frs; Canada, 18 frs. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave 15, rue de la Harpe, Paris (France)

# LA COMPAGNIE D'ASSURANCE "WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1880..... \$3,091,983 57  
Sécurités pour les assurés..... 1,916,186 30

BUREAU A MONTRÉAL, 114 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,  
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Co.,  
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

La force c'est ce que procure le

# JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il forme la chair et les muscles et donne de la solidité à la constitution.



DE W. D. McLAREN  
Est la plus économique



TIRAGE EN OCTOBRE 1881 le 7 et 21  
2134 LOTS VALANT..... \$52,740  
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10  
Demandes les circulaires à  
S. E. LEFEBVRE, Gérant  
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada



LES TORTURES CORPORELLES  
Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit: "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larière de Manville, R. I, et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Fermes Porous Plasters" (les seules empreintes recommandées par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la poste sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,  
Agents pour le Canada.

# LAURENT LAFORCE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos  
HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada. Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

# SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

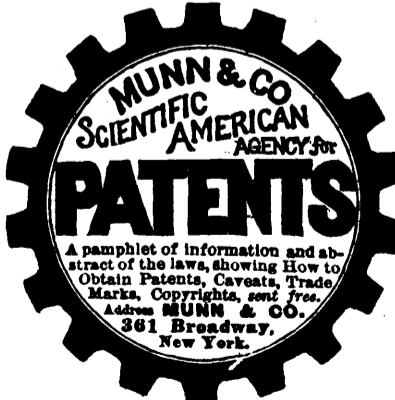
# DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.  
Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.  
Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.  
Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.  
Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.  
Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES  
Saint Eustache, P.Q.



THIS PAPER may be found on file at Sec. of State, Washington, D.C. and at the U.S. Patent Office, Washington, D.C.

# Attraction sans précédent Plus d'un million distribué



# COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ÉTAT de LA LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1876, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1885

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentées à nos caisses

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk  
Pierre Lemaux, Prés. State National Bk  
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk  
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

# Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 13 OCTOBRE 1881

PRIX CAPITAL . . . . \$300,000

100,000 BILLETTS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
3 PRIX DE 10,000 sont.....	30,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 18500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,064,80

# PRIX DES BILLETTS:

Billets complets, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5, Dixièmes \$2; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50 Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les fois, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETTS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adresses:  
PAUL CONRAD,  
NOUVELLE-ORLEANS,

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1885.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 19 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1882, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mille neuf cent dix-neuf.